Collection POLICE

85c

ALAIN MARTIAL

LE VOL DES PLANS

J. FERENCZI ET FILS
EDITEURS

PHOTO PIAZ

Le vol des plans

Roman policier inédit

par ALAIN MARTIAL

CHAPITRE PREMIER

UNE NUIT ÉTRANGE

Le cabinet de travail de l'ingénieur Virtex était l'image de l'ordre et de la netteté. Pas un papier, pas un document ne traînait sur le bureau, un vaste bureau ministre, ni sur les meubles où l'on ne découvrait pas, non plus, le moindre grain de poussière.

Tout était dans les tiroirs, les bahuts, la bibliothèque, enfermé à clef. Virtex, un homme d'une soixantaine d'années, à la barbiche blanche et aux mains soignées, aimait la méthode et ne laissait rien au hasard.

Inventeur de mérite, plusieurs de ses trouvailles avaient été acceptées et utilisées pour la Défense nationale. Il vivait paisiblement dans sa villa de Melun, se déplaçant rarement à Paris. Le travail l'absorbait tout entier.

Actuellement, l'inventeur étudiait une nouvele torpille aérienne qu'il se proposait d'offrir, comme d'habitude, au Gouvernement. Enfermé dans la grande pièce où se passait la plus grande partie de ses laborieuses

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

journées, il venait de se pencher sur ses plans quand il entendit un pas léger dans le corridor. On frappa à sa porte. Il rangea vivement ses documents.

Une gracieuse jeune fille apparut. Blonde, les yeux rieurs, le visage animé.

— Mon oncle!... C'est un crime de t'enfermer ainsi quand il fait si beau dehors...

— Ma petite Colette, j'ai une besogne urgente devant moi et...

— Non, non, mon oncle... Viens te promener... Si tu voyais ce soleil... Je t'emmène... Allons...

Il sourit et hocha négativement la tête.

— C'est très gentil de ta part, mais je ne puis abandonner ce que j'ai en train. Va faire un tour avec ta tante... Je te promets que je serai dans le jardin à l'heure du thé...

Il consulta sa montre et ajouta :

— J'ai encore une heure et quart devant moi... Allons, amuse-toi bien, ma chérie...

Elle fit la moue et s'approcha de l'ingénieur.

— Alors ? Toujours travailler ? Tu laisses s'écouler les jours, tu uses ta vie sans en profiter.

— Bah!... A mon âge... Le travail est ma seule véritable distraction.

Il la regarda sortir et eut une expression affectueuse sur les lèvres. Colette Carlier représentait chez lui la gaieté et la jeunesse. Sans enfants, les Virtex avaient adopté l'orpheline à sa sortie de pension. Elle habitait avec eux depuis deux ans.

L'inventeur rouvrit son tiroir et, de nouveau, étala ses plans. Sa femme n'ignorait évidemment pas la nature de ses occupations et savait les respecter. Il n'y avait que Colette pour faire irruption ainsi de temps à autre et tenter de le « corrompre », comme il disait plaisamment.

Quand Virtex, sa femme et Colette se retrouvèrent autour de la table ronde verte installée sous une fraîche tonnelle, la jeune fille taquina encore son oncle sur sa laborieuse application.

— Un jour de plus, un jour de moins, pour cette invention, est-ce que cela compte? Tu as vraiment tort.

Il ne répondit pas. La femme de chambre apportait

le plateau. Il ne parlait jamais de son travail devant les domestiques, pas plus en présence du chauffeur que de la cuisinière, ou de Rose qui achevait de disposer les tasses.

— Tu vas être contente, Colette... dit-il quand la femme de chambre eut disparu. J'ai terminé pour ainsi dire. Tout à l'heure, je téléphonerai à Paris pour prendre rendez-vous...

La jeune fille battit des mains.

— Oh! ça c'est gentil... Alors, tu viens avec moi — ma tante aussi, naturellement — ce soir, chez les Revel?

Il se mit à rire.

— Ah! non... Tu exagères... Ta tante et moi, nous passerons la soirée à écouter un peu de T.S.F., et nous nous coucherons de bonne heure... Mais que cela ne t'empêche pas de sortir, Colette... Je pense que le jeune Revel t'accompagnera... Hein, il est gentil, Roger...

La nièce rougit légèrement.

— Oui... Un excellent camarade...

Comme Virtex continuait à rire, son épouse le gronda :

— Allons, tu as fini de la faire enrager ? Quand ce n'est pas l'un c'est l'autre. Vous êtes insupportables, tous les deux...

Virtex fuma un cigare, puis rentra dans son cabinet de travail. La maison était très agréablement construite. Trois étages, une profusion de couloirs qui permettaient une indépendance complète pour chaque chambre.

Virtex travaillait au rez-de-chaussée et couchait dans une pièce voisine. Il y avait longtemps qu'il faisait chambre à part avec sa femme, non pas qu'il y eût entre eux la moindre mésentente, mais comme il lui arrivait de s'attarder sous sa lampe à l'abat-jour vert plus qu'il n'était raisonnable parfois, il avait convaincu Mme Virtex d'occuper, seule, la chambre du premier étage.

Colette avait la sienne également au premier, au fond d'un couloir. Les domestiques habitaient le second. Quant au troisième étage, il avait été converti en laboratoire pour les expériences que l'ingénieur avait besoin de faire, quelquefois. Lui seul possédait

les clefs de ces pièces absolument interdites à quiconque, sauf la famille, cela va sans dire.

Le dîner eut lieu de bonne heure afin de permettre à Colette de ne pas arriver trop tard chez les Revel. D'ailleurs la petite voiture de Roger arriva devant le portail du jardin pour prendre la jeune fille, alors que l'on se levait de table.

— Hein... Crois-tu qu'il est pressé ! plaisanta encore Virtex.

Restés seuls, les deux époux s'installèrent au salon et l'ingénieur tourna le bouton de son bel appareil radiophonique. L'infusion de tilleul habituelle fut apportée par la cuisinière.

— Tiens, remarqua Virtex à sa femme, où est Rose?

— Elle m'a demandé la permission d'aller au cinéma... Il y a un film auquel elle tient beaucoup...

Il hocha la tête avec indulgence, tout en remuant son sucre.

— Tu as eu raison, ma bonne. Il n'est pas mauvais de temps à autre d'accorder une petite faveur à ceux qui nous servent.

La soirée s'écoula. Mme Virtex se retira après l'audition d'une petite pièce de théâtre. Son mari resta à écouter des émissions étrangères et s'aperçut tout à coup qu'il était près de minuit.

— Fichtre!... Il est temps de me coucher...

Il était en train de se dévêtir dans l'obscurité, selon sa manie, quand il entendit un bruit de moteur. L'auto s'arrêta devant la maison. Une portière claqua. Un coup d'œil à travers ses rideaux — il ne fermait jamais ses volets, pour être debout de bonne heure, dès le premier rayon de soleil — lui permit de voir sa nièce debout sur le trottoir et donnant une poignée de main à Roger Revel, au volant de la voiture.

Il entendit ensuite le pas léger de la jeune fille après qu'elle eût ouvert la porte. Virtex se coucha et s'allongea commodément, se préparant à dormir.

Mais voici qu'il se souleva sur un coude. Que faisait donc Colette? Au lieu de monter l'escalier, elle semblait s'être dirigée vers le corridor du rez-de-chaussée, menant au cabinet de travail.

— Je dois faire erreur, se dit-il.

Sans doute Colette avait-elle pris de plus grandes précautions que de coutume pour regagner sa chambre et c'était pourquoi il n'avait pas entendu le tapotement de ses talons, là-haut, reconnaissable malgré le tapis.

Il se retourna, ferma les yeux.

Mais un malaise étrange semblait s'emparer de lui. Il se dressa, s'assit sur le lit, tendit l'oreille vers la pièce voisine. Après un instant, il se décida à se glisser hors du lit, et nu-pieds, vint jusqu'à la cloison, appuya une oreille.

— On jurerait qu'il y a quelqu'un qui va et vient, de l'autre côté !

Si c'était sa nièce, que pouvait-elle faire, à pareille heure, dans le cabinet de travail?

Malgré lui, il eut un sourire et un haussement d'épaules à la pensée absurde qui lui avait traversé le cerveau, en éclair.

— Colette? Allons donc!... Elle... elle fouillerait dans mes tiroirs?... Je divague...

Mais si ce n'était pas elle, se répéta-t-il, avec insistance, qui peut bien se trouver là?

Le mieux était de s'en assurer. Il enfila ses pantoufles, prit à tout hasard un revolver dans un petit meuble. A ce moment, il lui sembla que les pas reprenaient dans le couloir.

Vite, il ouvrit sa porte. Tout était obscur. Là-bas, à l'extrémité du corridor, une forme allait disparaître.

— Colette!... cria-t-il.

Il était sidéré. Sa nièce... Tenant vraisemblablement une lampe électrique à la main... Il voyait le cercle lumineux qui dansait devant elle sur le sol. Et il reconnaissait, sans peine, le manteau, le chapeau de la jeune fille...

En entendant son nom, Colette se mit à courir et disparut au tournant. Virtex, les jambes fauchées par l'émotion, comprit qu'elle fuyait vers la porte donnant sur le derrière du jardin.

La propriété faisant l'angle de deux rues, elle comportait deux sorties. La nièce de l'ingénieur courait vers celle qui desservait l'office.

Surmontant son trouble, Virtex s'élança. Mais elle avait pris de l'avance. Quand il atteignit le seuil de

la porte donnant sur le dehors, Colette avait eu le temps de franchir une petite pelouse et d'ouvrir le portail de bois.

Hébété, Virtex la vit s'engouffrer à l'intérieur d'une grosse automobile qui stationnait et qui démarra aussitôt.

Tout cela s'était déroulé en quelques secondes, trente peut-être...

L'ingénieur se passa la main sur le visage.

— C'est un cauchemar, se répétait-il, un cauchemar... J'ai dû rêver... C'est idiot de rêver comme ça...

Il songea soudain à son cabinet de travail et fit demi-tour d'un pas automatique. Il alluma, jeta un coup d'œil. Puis courut à son bureau, éprouva le tiroir.

Un énorme soupir de soulagement. Il s'essuya le front, se laissa tomber dans un fauteuil. Toujours fermé à clef. Il s'en fut prendre son trousseau nickelé dans sa chambre.

Les plans étaient toujours dans le dossier à couverture grise. Il compta précipitamment les feuilles. Le nombre était exact.

— Non... Elle n'a pas... Ce n'était pas possible du reste... Puisque j'ai rêvé... se répéta-t-il avec force

Il monta au premier, frappa chez sa femme, entra, la réveilla, la mit au courant

— Je voudrais, Marthe, que tu aies la bonté d'aller voir si elle se trouve vraiment dans sa chambre...

Quand elle revint, il comprit son regard.

— Quoi?... Vide?... Mais alors?... C'est à devenir fou!...

Ils restèrent face à face sans parler. Ils cherchaient à comprendre les mobiles de la jeune fille. Que signifiait cette fuite, pourquoi n'avait-elle pas répondu à l'appel de son oncle? Qui était la personne qui l'attendait dans l'auto?...

— Ce n'était pas le petit Revel... articula sourdement Virtex.

— Qui alors?...

— Comment pourrais-je te dire quelque chose?... Tout ce que je sais c'est que cette voiture était infiniment plus forte que la sienne... Une vingt chevaux, au moins... Pas la même marque non plus... Si je n'avais

pas perdu la tête, j'aurais pu prendre le numéro... Mais quoi... Pouvait-on prévoir?

La porte du rez-de-chaussée s'ouvrit. Un bruit de pas féminins. Le même espoir souleva les deux pauvres gens.

— C'est Colette... Elle revient... Elle va nous expliquer...

Non. C'était Rose, la femme de chambre qui rentrait du cinéma. Mme Virtex eut un mouvement pour l'appeler. Son mari la retint par le bras.

— Non. Laisse-la regagner sa chambre... Inutile de lui révéler... Cela ne la regarde pas... Cela ne regarde personne que nous... Demain, Colette reparaîtra, sans doute ou donnera de ses nouvelles...

Il prit les mains de sa femme et les serra longuement.

— Ne pleure pas, Marthe...

Mais sa voix était cassée. Et de grosses gouttes tombaient lentement sur son veston d'intérieur, après avoir roulé sur ses joues.

L'aube les retrouva ensemble. Ils n'avaient pas dormi depuis le dramatique incident. Colette n'était pas revenue. On inventerait un prétexte pour expliquer son absence durant la journée...

Vers midi, après avoir pris tout de même un peu de repos, M. Virtex s'installa devant sa table de travail et collationna de nouveau ses documents, avant de les insérer dans une grande enveloppe destinée à être cachetée et qu'il emporterait l'après-midi à Paris. Il assujettit ses lunettes.

Puis, brusquement, il resta pâle, très pâle...

CHAPITRE II

AU DEUXIÈME BUREAU

C'était l'heure de l'apéritif dans un bar élégant des Champs-Elysées. Un groupe de jeunes gens assis à une table devisait gaiement. Assurément, des habitués. Cela

se voyait à l'attitude du garçon qui les servait et qui avait pour eux des attentions particulières.

Un groom apparut et s'arrêta devant l'un des consommateurs, un superbe gaillard qui dépassait les autres de toute la tête et dont les traits du visage ne le cédaient en rien à l'aspect physique. Un beau brun aux dents éclatantes.

— Monsieur Vaudreuil... On vous demande à l'appareil...

— Je parie que c'est encore une femme, lança l'un de ses camarades en le voyant se lever.

Le sourire de Michel Vaudreuil, à son retour, fut significatif.

— Mes amis... Je vous laisse... Des devoirs impérieux me réclament, annonça-t-il avec une majesté voulue.

Il partit après force poignées de mains et exclamations.

— On se l'arrache, ce Michel... fit le gros Jourquier, non sans un soupir dissimulé.

Malgré son élégance et peut-être, au fond, à cause de cette trop grande recherche, Jourquier qui était affligé d'un petit bedon impitoyablement sanglé par un savant corset-ceinture et dont on pouvait compter les rares cheveux plaqués sur le crâne, ne connaissait pas, et de loin, la faveur féminine qu'il eût tant désirée.

Michel Vaudreuil, fils d'un gros industriel et possédant ses diplômes, menait une vie large et facile.

En apparence... Car ce jeune homme que l'on croyait un oisif dépensant gaiement les rentes que lui faisait l'indulgent paternel, avait une activité secrète et fort utile.

Après avoir sauté dans un taxi qui le mena aux Invalides, il congédia le chauffeur et continua sa route à pied. Il se rendait au bureau du capitaine Lhomet, chef du service de contre-espionnage.

Quand il entra dans le bureau de son supérieur, il vit un troisième personnage assis ou plutôt affalé dans un fauteuil.. Le capitaine, d'un geste, fit les présentations.

— Enchanté, monsieur Virtex, articula le jeune homme de sa voix bien timbrée. Je vous connais de réputation...

Il eut un coup d'œil interrogatif, auquel répondit aussitôt Lhomet, par un signe de tête.

— On a volé à M. Virtex, précisa le capitaine, les plans de sa dernière invention qu'il se proposait d'offrir à la Défense nationale...

Michel aperçut des documents sur le bureau de son chef. M. Virtex, qui avait suivi la direction du regard, dit tristement :

— On m'a laissé cela en échange... Si je n'avais eu un pressentiment, j'aurais été dupé quelque temps encore... C'est assez habilement fait, comme imitation, mais cela n'a aucune valeur!...

— Voulez-vous me conter ce qui s'est passé, demanda Vaudreuil. Je présume que c'est pour m'occuper de l'affaire que vous m'avez fait appeler, mon capitaine? ajouta-t-il.

L'ingénieur de Melun fit le récit dont nous connaissons les péripéties. Michel le regardait attentivement.

— Et ce qui m'afflige par-dessus tout, acheva l'inventeur d'une voix creuse, c'est de penser que c'est ma nièce, ma Colette qui... oh! c'est affreux!...

Il serra les mâchoires pour contenir l'émotion douloureuse qui s'emparait de lui.

Michel restait pensif. Il demanda doucement :

— Etes-vous bien sûr, monsieur Virtex, que ce soit Mlle Colette Carlier qui se soit emparée de vos plans?

L'ingénieur sursauta, eut un sourire empli d'amertume et dit, en hochant la tête :

— J'eusse voulu, du plus profond de mon cœur, pouvoir dire que je puis me tromper... Hélas... le doute n'est pas possible... Puisque je l'ai vue, de mes propres yeux vue s'enfuir... Elle avait sans doute dissimulé les documents, mais puisqu'elle sortait de mon cabinet de travail, comment ne pas l'accuser?

M. Virtex toussotta et reprit :

— Je suis certain, monsieur Vaudreuil, que cette pauvre enfant a été victime d'un égarement passager. Elle doit se trouver sous une influence pernicieuse. Elle n'a pas agi de sa propre volonté. Tout ce que je sais d'elle, de ses sentiments vis-à-vis de ma femme et de moi-même, de son caractère enfin, me pousse à

protester contre le machiavélisme que représente son geste...

— Oui, murmura le capitaine Lhomet, le mot machiavélisme s'impose. Il s'agit d'un vol longuement prémédité, monsieur Virtex. La préparation des faux plans l'indique...

Vaudreuil posa une question.

— Vous savez où elle a passé la soirée?

— Chez des amis, répondit l'ingénieur. Je connais les Revel depuis plusieurs années. Des gens honorables, insoupçonnables.

Vaudreuil demanda quelle était leur situation sociale.

— Le père est notaire, dit Virtex. Quant à Roger qui est le flirt de ma nièce, oh! un flirt innocent — il étudie la médecine. Je l'ai connu lycéen... Des vieilles relations, les Revel...

— Extraordinaire, murmura Michel. Ainsi, elle quitte le jeune homme, elle s'introduit dans votre cabinet de travail, elle fuit et à ce moment apparaît l'auto qui devait l'emmener? Excusez-moi, monsieur Virtex, mais cela dénote un rare sang-froid... Pour tout dire, une maîtrise qui ne peut résulter que... d'un long entraînement...

M. Virtex protesta avec force :

— Ce n'est pas possible, monsieur, ce n'est pas possible... Ma nièce ne *peut* être une telle misérable...

Vaudreuil n'insista pas. Il avait pitié du pauvre homme. Se tournant vers le capitaine Lhomet, il prononça :

— Je suis à votre disposition immédiate, mon capitaine... Puis-je suggérer une proposition?

Sur le signe affirmatif de l'homme qui était derrière le bureau, il hasarda :

— Il faut que M. Virtex informe la police de la disparition de sa nièce... Dans les formes ordinaires. Comme s'il s'agissait d'une fugue classique, sans aucun rapport avec la disparition de documents. Bien entendu, il ne sera fait mention des plans sous aucune forme...

L'ingénieur essuyait fébrilement les verres embués de ses lunettes. Il répondit tout de suite avec alarme :

— Mais cela va créer un scandale!... Pensez... Dans une ville de province comme Melun...

— Inutile de le dire à vos amis ou vos voisins, spécifia Michel. Ce qu'il est nécessaire d'obtenir, c'est la persuasion chez les espions qui vous ont dépouillé que vous ne comprenez pas les motifs de l'absence de votre nièce. Vous parlerez d'un enlèvement par exemple... Nul ne sait, n'est-ce pas, en dehors de votre femme, que vous avez vu Mlle Colette entrer chez vous et en repartir?

M. Virtex confirma l'hypothèse. Michel reprit :

— Il faut également donner l'impression que vous ne vous êtes nullement aperçu de la substitution des [illegible] de la torpille...

— Donner l'impression à qui?

— Heu... A tout le monde et à personne... Je veux dire qu'il faut continuer à vivre comme si tout était normal, sauf pour la disparition de Mlle Carlier...

La conversation continua. Vaudreuil posait des questions auxquelles l'ingénieur de Melun répondait avec la plus grande minutie. Finalement, M. Virtex prit congé de ses interlocuteurs et s'en fut, un peu voûté par le chagrin.

Restés seuls, Lhomet et son collaborateur échangèrent un long regard. Vaudreuil résuma la situation :

— Très difficile et très délicat, ce problème...

— Oui... Je crois que la petite est très rouée. Elle a magistralement berné son oncle. On ne la retrouvera pas de sitôt.

— Pauvre homme, murmura Michel. La vie n'a plus de saveur pour lui. Il aimait sa nièce comme s'il s'était agi de sa fille. Il l'aime toujours, du reste. Et cela ne peut qu'aggraver son chagrin... Vous permettez que je jette un nouveau coup d'œil sur la photographie qu'il vous a apportée?

— Faites donc... Regardez, si elle est délicieusement innocente là-dessus...

— Oui. Un joli petit minois... Vingt ans... Eh bien, mon capitaine, j'ai du mal à croire, moi aussi, qu'elle soit vraiment coupable... Je... pourquoi riez-vous?

— Parbleu! Il est logique que cette jolie petite vous plaise! Le contraire eût été extraordinaire...

Piqué au vif, Michel se redressa.

— Mon capitaine, permettez-moi de vous dire que mon appréciation ne concerne pas sa séduction, mais la franchise et la gaieté qui émanent de ces yeux clairs...

— Vous avez pourtant vu pas mal de ces femmes qui paraissent des anges et qui sont des démons!

— Oui, le type classique de la fameuse Brinvilliers historique, l'empoisonneuse.. Enfin, nous verrons. Je pense, mon capitaine, que vous allez donner les ordres pour alerter tout le service, et en particulier l'inspection à la frontière?

— C'est déjà fait, mon cher Vaudreuil... Il ne vous reste plus qu'à pincer le ou les coupables et rapporter les plans.

— Une besogne d'enfant, en d'autres mots, appuya Michel avec ironie. Un, deux, trois, c'est achevé... Comme chez les prestidigitateurs... Sans oublier les mots cabalistiques!

Il reprit son sérieux et murmura :

— Je vais donc prendre congé de vous, mon capitaine, pour un petit séjour provisoire à Melun. Nous communiquerons comme d'habitude, et seulement pour des choses importantes?

— D'accord. A bientôt, Vaudreuil... dit Lhomet avec simplicité. Je sais que vous ferez l'impossible pour réussir, avec ou sans mots cabalistiques, ajouta-t-il, dans un sourire.

M. Virtex rentré chez lui avait changé sa vêture contre un costume d'intérieur et s'installa dans le salon en face de sa femme qui tricotait, près d'une table chargée de fleurs. Ils eurent la même pensée... Ces fleurs avaient été coupées la veille même par Colette... On ne les avait pas changées. On attendrait qu'elles se fussent complètement fanées.

Il était sept heures du soir. Le soleil de cette belle journée de juin baissait à l'horizon. Par la fenêtre ouverte à deux battants, on voyait le feuillage des arbres du jardin, on entendait le pépiement des oiseaux.

Des autos passaient à intervalles dans la rue calme. Tout incitait à la quiétude. Et la maison, pourtant, était triste. Son animatrice n'était pas. Les rires de Colette.

son chant qui s'élevait souvent au piano, tout cela était brusquement parti.

Jusqu'à Nick, le petit loulou couleur sable qui flairait les meubles et ne jappait plus. En regardant le chien, M. Virtex eut un nouveau serrement de cœur.

La bête n'avait pas aboyé, le soir fatal... Bien sûr, elle connaissait sa maîtresse. La moindre présence étrangère dans la maison, en dehors de M. et de Mme Virtex et des domestiques l'aurait déchaînée. Nick dormait dans une corbeille placée dans le cabinet de toilette de Mme Virtex.

Rose entra dans la pièce. Elle avait les yeux rougis.

— Le dîner dans le jardin ou la salle à manger, madame...

— Dans la salle à manger... Cela nous est égal... Nous n'avons pas faim, dit sourdement l'ingénieur.

Elle hésita, puis :

— Monsieur n'a pas de nouvelle de... de Mlle Colette?

— Non... Aucune... Il faut espérer que nous en recevrons.

Il avait bien fallu mettre les serviteurs au courant. Il n'y avait pas même vingt-quatre heures encore que la jeune fille avait disparu, et il semblait que des semaines s'étaient écoulées.

M. Virtex avait caché à sa femme la question des documents volés. Pourquoi agrandir la blessure? Le secret n'en était que plus lourd à porter seul.

Dans la cuisine régnait le même silence triste. Tout le monde aimait la jeune fille et chacun était plongé dans ses pensées.

Le chauffeur-jardinier marmonna, tout à coup :

— Tout ça ne serait pas arrivé si l'auto de monsieur avait été réparée... C'est moi qui aurais conduit Mamzelle Colette chez les Revel et qui l'aurais ramenée... On aurait toujours pu nous attaquer en route, j'ai ça!...

Il brandissait un poing formidale. La cuisinière et la femme de chambre approuvèrent silencieusement.

— Y paraît, dit la cuisinière Marie, après un instant, que le fils Revel l'a accompagnée jusqu'à la porte...

— Personne ne sait ce qui s'est passé, reprit Aris-

tide. Le plus clair, c'est que Mamzelle Colette a disparu... Bon Dieu... Si c'est la mode en Amérique d'enlever des gens, on ne va tout de même pas laisser faire ça chez nous!...

— Voilà ce que c'est que de sortir seule le soir, dit encore Marie. Attention, Rose, ça pourrait t'arriver un soir, ma fille... Méfie-toi... Avec tes habitudes d'aller au cinéma...

Rose haussa les épaules, mais ne répondit pas. Elle dit tout de même au bout d'un moment :

— Quel intérêt à enlever une femme de chambre?... Ça ne représente pas d'argent... Vous allez voir que le patron recevra d'ici quelques jours une demande de rançon...

— Eh bien, gronda Aristide, ce sera tant mieux... Parce que moi je suivrai l'émissaire à la piste et je vous promets que ça ne se passera pas comme ça...

Un coup de sonnette interrompit la conversation. Rose se leva, remit son tablier blanc et se prépara à desservir la table.

Elle put constater que ses maîtres avaient à peine touché aux mets. C'était la première soirée sans Colette... La veille, ce n'avait pas été la même chose... On l'attendait, on savait qu'on la reverrait. Tandis que maintenant...

CHAPITRE III

LE NOUVEAU PENSIONNAIRE

La pension de famille était sise au delà de la gare de Melun, à deux pas de la lisière de la forêt de Fontainebleau, ou plutôt du bois de la Rochette, qui en formait la pointe extrême nord.

On voyait tout de suite la route qui s'enfonçait sous les ombrages et bifurquait, d'un côté vers Chailly-en-Bière, de l'autre en direction du Carrefour de la Table-du-Roi, et au delà.

Les hôtes composaient une société très diverse. Il y

avait là deux familles bourgeoises, un peintre, trois vieilles filles anglaises et un monsieur d'une cinquantaine d'années, installé depuis peu, mais qui avait déjà conquis tout le monde.

Aimable, obligeant, érudit, toujours de bonne humeur, M. Jacques Laruelle, arrivé de Paris pour une quinzaine de jours, mais qui prolongerait volontiers la location de sa chambre, comme il le laissait entendre, donnait l'impression d'un personnage possédant suffisamment de ressources pour se permettre d'aller et venir sans s'occuper à grand'chose de précis.

Le soir, à la table d'hôte, il avait toujours un sujet intéressant de conversation. Les vieilles filles anglaises, après avoir découvert qu'il connaissait leur langue — et beaucoup mieux qu'il ne l'admettait, avec une grande modestie — en avaient fait leur coqueluche.

André Bardon, le rapin, comme il s'intitulait moqueusement, éprouvait lui aussi une grande sympathie pour M. Laruelle qui avait apprécié en connaisseur quelques paysages peints du côté de Barbizon.

N'avait-il pas offert, même, de lui acheter un tableau?

— Je ne demande pas mieux, avait répondu Bardon, et je me mettrai à l'œuvre pour vous, dès que j'aurai terminé une commande assez forte que j'ai reçue...

Orgueilleusement, le peintre spécifia qu'il s'agissait d'une douzaine de peintures, destinées à un collectionneur.

— Et cela vous demandera combien de temps?

— A vrai dire, je n'en ai plus que deux à exécuter... Les autres étaient déjà prêtes. Une vraie chance que cette affaire.

Ils étaient tous deux assis sous un parasol, à deux pas du perron. L'étui à cigarettes de M. Laruelle largement ouvert sur une table de fer invitait à fumer.

— Je dois en livrer quelques-unes cet après-midi. Il y en a deux que vous connaissez. Voulez-vous voir les autres?

— Mais avec le plus grand plaisir, déclara M. Laruelle, toujours aimable. Il se leva, imité par le jeune homme.

Les tableaux étaient posés à terre, tournés vers le

mur, dans la chambre de Bardon. Le quinquagénaire les apprécia en termes de connaisseur. Il ajouta, non sans une petite surprise :

— Pourquoi signez-vous Villeroy? C'est un pseudonyme?

Bardon se mit à rire.

— Non. L'histoire est amusante... Je...

Il hésita puis avec un mouvement insouciant, ajouta :

— Ma foi, je peux vous la dire. Je suis persuadé que ceci restera entre nous, monsieur Laruelle...

— Un secret ?... C'est gentil d'avoir confiance en moi...

— Oh, ce n'est pas bien grave. Figurez-vous que ce M. Villeroy — car le nom existe — est un personnage qui désire jouer le rôle d'un peintre. Je l'ai rencontré chez un marchand de tableaux. Il m'a proposé de lui céder quelques-unes de mes œuvres à condition qu'elles porteraient sa signature...

— Curieux, murmura M. Laruelle d'un air paterne.

— Notez qu'il sait vaguement tenir un pinceau, mais je le crois incapable de réaliser quelque chose... Il doit avoir, comme on dit, « un poil dans la main »...

— Un poil de pinceau ? fit l'homme aux tempes grises, en riant.

— Le mot est bon, s'esclaffa le peintre. Alors, ma foi, poursuivit-il, comme il paie extrêmement bien et que je n'ai pas atteint encore la grande gloire pour tenir à l'absolue propriété de mes tableaux, j'ai accepté... Il m'a expliqué qu'il possède un parrain du côté de Marseille ou de Toulon — je ne sais pas exactement — qui le croit installé ici pour travailler sérieusement... Et au cas où le bonhomme tomberait inopinément chez lui, mes peintures seront là pour attester qu'il ne passe pas son temps à se promener et à dépenser les rentes qui lui sont faites!

— C'est ce que l'on appelle un resquilleur... Il est jeune?

— La trentaine, je suppose...

— Et il s'est cantonné à Melun? D'après ce que vous me dites, il doit aimer la vie facile et...

— Oh, il est plus souvent à Paris qu'ailleurs. Mais, comprenez-vous, s'il avouait qu'il habite la capitale,

ce serait mettre la puce à l'oreille du parrain. Pour moi, il doit avoir un pied-à-terre à Paris, en même temps qu'il loge ici... Il est à l'hôtel du Cygne, dans le quartier nord, près des casernes. Mais je bavarde, je bavarde, et il m'attend... Je me sauve...

Ses tableaux sous le bras, André Bardon prit congé de son ami de fraîche date. M. Laruelle resta encore un petit moment à la pension des Charmilles, puis sortit à son tour, pour profiter du bel après-midi. Il se dirigea vers les bords de la Seine, humant l'air tiède.

Marchant paisiblement, il semblait n'avoir d'autre but que de se promener en admirant le paysage, mais bientôt il accéléra insensiblement le pas et après avoir changé de direction, il parut se diriger vers un but précis.

Franchissant une voûte, il prit un escalier, monta un étage et entra dans une antichambre. Un planton assis à une petite table lui tendit la fiche classique sur laquelle tout visiteur indiquait son nom et le motif de sa visite. Il inscrivit simplement « Jacques Desruelles » et l'employé en uniforme disparut derrière une porte capitonnée de cuir.

Desruelles serra la main qui lui fut tendue dès son entrée dans le bureau du chef de la Sûreté de Melun.

— Bonjour Vaudreuil, fit l'autre. Vous avez du nouveau?

— Je vous en supplie, ne mentionnez pas mon nom. Je suis Desruelles jusqu'à nouvel ordre... rectifia le visiteur. Je voudrais réunir des renseignements sur un certain Villeroy habitant l'hôtel du Cygne. Est-il possible de les avoir tout de suite?

— Cela demandera tout de même une petite demi-heure. Le temps de vérifier les fiches. L'homme est à surveiller?

— Je ne sais pas encore, mon cher Duphot. Vous allez plus vite que moi!... dit Vaudreuil avec un sourire.

Ils devisèrent de choses et autres. Un secrétaire frappa à la porte et déposa une feuille de papier sur le bureau.

— Ah, voici... Cela a été plus expéditif que je ne le pensais, murmura M. Duphot. Voyons... heu... Ville-

roy Maurice, trente-cinq ans... Il y a la photo... Il fait jeune pour son âge...

— Bardon est bon juge, songea Vaudreuil.

— Artiste peintre, poursuivit le chef de la Sûreté... Installé depuis six mois. Venant de Paris... Origine suisse.

— Parfait. Je vous remercie. Vous permettez?

Vaudreuil regarda longuement la photographie et les traits de l'homme s'incrustèrent dans sa mémoire. Villeroy pouvait aller et venir, Vaudreuil était désormais certain de le reconnaître.

Il se tourna vers une grande carte murale représentant le plan de la ville.

— Où se trouve l'hôtel du Cygne? On m'a dit que c'était près des casernes...

— Oui, précisa M. Duphot, en faisant le tour de son bureau pour joindre son visiteur. Tenez, voici... rue de l'Abreuvoir...

Il posa son index sur le plan. Vaudreuil qui continuait d'étudier la topographie marmonna :

— Pas très loin de la villa de M. Virtex...

— En effet, dit encore le chef de police. Cinq minutes à pied, pas davantage. Vous croyez que...

Vaudreuil eut un nouveau sourire.

— Je commence seulement à m'orienter, fit-il. Vous êtes très gentil, Duphot, mais je ne possède tout de même pas le don de double-vue, ni le pouvoir de deviner...

— Vous avez accompli tant de prouesses, Vaudreuil, que rien ne m'étonnerait de vous...

Le pseudo-M. Laruelle rentra tranquillement à la pension, méditant sur ce qu'il venait d'apprendre. Il avait la sensation d'avoir découvert un commencement de piste.

— Ce Villeroy qui joue au peintre, ne me dit rien qui vaille... Le prétexte donné à ce brave Bardon est plausible, ingénieux même, il écarte toute velléité de curiosité autour de lui, mais cela ne me satisfait pas, personnellement.

Il rumina, installé dans un fauteuil de paille rustique.

— Et pourtant tout semble impeccable. Je n'ai au-

cune raison valable, en dehors de ce que me commande l'instinct, de surveiller ce personnage... Ah, voici Bardon...

Le jeune peintre venait d'arriver. Vaudreuil lui adressa un signe de main amical. Bardon s'approcha.

— Il n'était pas là, naturellement, dit-il, non sans bonne humeur. Mais j'ai laissé les tableaux. Il est pour deux jours à Paris, m'a-t-on dit. Vous pensez s'il laisse la consigne quand il s'absente. Si jamais son parrain surgissait!...

Vaudreuil l'écouta d'une oreille distraite. Il pensait toujours à son problème. Si vraiment Villeroy était pour quelque chose dans la disparition de Colette et des documents, c'était depuis six mois, pas davantage, qu'il avait fait la connaissance de la nièce de l'ingénieur, car il n'avait pu la rencontrer qu'à Melun.

Mlle Carlier ne se rendait jamais à Paris sans être accompagnée par son oncle ou sa tante.

Et cela alourdissait le mystère, car il était vraiment difficile de croire, qu'en six mois, la jeune fille avait pu subir une telle influence qu'elle en fût venue à trahir, à la fois son parent et son pays.

A moins que?... Hypnotisme?... Mais M. Virtex se serait aperçu que Colette n'était plus la même. La tante l'aurait remarqué également. Or, l'ingénieur avait formellement déclaré que Colette était toujours restée celle qu'ils connaissaient, jusqu'à l'étrange minute où, fuyant devant son oncle, elle avait disparu à l'intérieur de la grosse automobile.

— Je tourne, par conséquent, dans un cercle vicieux, se dit-il. Car la seule réponse plausible qui reste est que la nièce possède une rouerie infernale, en un mot, elle a le vrai tempérament d'une espionne... Fantastique, quand on y songe.

Bardon l'avait quitté. Vaudreuil, *alias* M. Laruelle, vit l'une des vieilles filles anglaises qui descendait les marches du perron. Il se leva sans affectation, mais en trois enjambées il fut dans la rue, peu soucieux de subir un caquetage sans intérêt.

D'autant plus qu'une pensée venait de l'envahir et qu'il avait hâte d'en vérifier le fondement. Il fallait faire vite, car six heures approchaient et il risquait

de ne plus trouver personne, là où il se rendait, en l'espèce, chez M. Duphot.

Le chef de la Sûreté le fit entrer avec le même empressement que précédemment dans la journée.

— Décidément, fit Vaudreuil, on ne voit plus que moi, chez vous. Mais je viens de songer à quelque chose qu'il importe de vérifier. Voulez-vous faire procéder à une enquête discrète à l'hôtel du Cygne. Je voudrais savoir si ce M. Villeroy recevait, régulièrement ou non, des visites féminines, jusqu'au moment de la disparition de Mlle Colette Carlier...

Vaudreuil réfléchit un court instant, et ajouta :

— Si c'était chose possible, une description, même sommaire, de l'apparence de la personne à qui je songe, me serait fameusement utile... Vous saisissez?

— A merveille. Je vais mettre Ratier sur cette enquête... C'est un garçon habile, rapide et discret.

— Faites-le venir, proposa Vaudreuil. Il est possible que j'aie souvent besoin de lui. Il vaut mieux que nous nous connaissions.

Une minute plus tard, Arsène Ratier, très conscient de l'honneur qui lui était fait de le présenter à Michel Vaudreuil, serrait énergiquement la main de celui dont la réputation était en passe de devenir une chose de légende, dans le monde policier du pays.

C'était un petit homme, noiraud et sec, aux yeux vifs, et qui donnait l'impression de posséder une agilité peu commune.

— Vous n'aurez qu'à me téléphoner à la Pension des Charmilles, dit Vaudreuil, de la part... voyons... de l'opticien. Vous serez censé me parler lunettes...

— Entendu, monsieur Laruelle...

— A la bonne heure... fit Vaudreuil avec un petit coup d'œil malicieux vers M. Duphot qui comprit. Vous ne faites pas erreur sur ma personnalité, vous!

Michel reprit après un moment :

— Etes-vous certain, Ratier, de ne pas éveiller la défiance?

— Absolument certain. Parce que le patron de l'hôtel du Cygne est un de mes amis, et qu'il n'aura rien de caché pour moi. Du reste, m'sieu Laruelle, vous

savez vous-même que l'intérêt d'un hôtelier est d'être toujours bien avec la police...

— Vous pourrez donc me dire quelque chose demain matin?

— Ce soir même si vous le désirez. Le temps d'aller bavarder là-bas et de vous appeler ensuite à l'appareil. Mais, j'y songe, si je vous téléphone ce soir, cela paraîtra bizarre que je vous parle de vos lunettes à pareille heure...

— Vous avez donc l'impression qu'on écoute vos conversations? intervint M. Duphot en s'adressant à Vaudreuil.

— Non, mon cher ami. Mais Ratier sera censé demander à Mme Verdot, l'honorable propriétaire de la pension, qu'elle veuille bien me prévenir de passer chercher mes verres que j'ai donnés à monter. Cela voudra dire que Ratier se trouvera, par hasard, au coin de la rue qui mène à la gare et que nous nous rencontrerons avec force exclamations de surprise pour bavarder ensuite de la pluie et du beau temps.

— Ce sera donc pour demain matin, dit le subordonné. Je vous ferai faire la commission pour que vous puissiez me rencontrer à dix heures... Cela vous convient, monsieur Laruelle?

— Va pour dix heures.

Vaudreuil arriva aux *Charmilles* juste pour le dîner. La salle bourdonnait d'animation. Il admira l'innocente quiétude de tous ces braves gens. Et il attaqua les hors-d'œuvre.

CHAPITRE IV

COUPS DE TÉLÉPHONE...

Vaudreuil et Ratier déambulaient en conversant. Le policier local expliquait le résultat de son enquête de la veille.

— Le propriétaire du Cygne, dit-il, ne se souvient

pas si Villeroy a reçu de nombreuses visites de la personne que nous recherchons, mais ceci nous indique tout de suite qu'il faut conclure par la négative...

— Développez votre pensée... murmura Michel.

Ratier gesticula pour accompagner sa phrase.

— Dame... S'il y en avait eu plusieurs, mon ami les aurait remarquées, pas vrai?

— Intelligent, ce petit bonhomme, pensa Vaudreuil. J'ai bien envie de me l'attacher pour la durée de mes investigations.

Tout haut, il approuva. Son compagnon sourit de plaisir et poursuivit du même ton animé :

— Je suis bien content que vous pensiez comme moi. Et je puis vous dire qu'après avoir bien insisté pour lui faire remuer ses souvenirs, il s'est tout de même rappelé qu'une jeune femme était venue il y a quelques jours... Un soir pour mieux dire...

— Ah? Intéressant... Il a pu vous faire une description?

— De taille moyenne, blonde... Mais elle paraissait soucieuse de dissimuler ses traits. Elle avait une voilette assez épaisse, vous savez, une de ces voilettes flottantes. Il n'a pas pu voir son visage. Elle s'est faufilée, c'est le mot, dans le couloir après avoir dit au garçon, au passage, qu'elle se rendait chez l'homme en question...

— Tiens! Tiens!... Blonde, de taille moyenne...

— Oui. Cela correspond, n'est-ce pas.

Vaudreuil éprouvait un curieux sentiment. Il était surpris de se sentir peiné, mais oui, peiné, en constatant que les soupçons concernant Colette ne pouvaient que s'affermir. Il ne fit aucune remarque à ce sujet, se contentant d'écouter la suite du récit.

— Savez-vous quel jour elle est venue? dit Vaudreuil.

— Tout simplement quelques heures avant sa disparition. Elle a passé la soirée chez Villeroy et en est repartie vers minuit, ou minuit et demi, on ne sait pas au juste.

— Hein? Impossible! s'exclama Michel.

— Mais si. L'hôtelier a été très affirmatif.

— Voyons Ratier... Colette Carlier a passé la soirée chez des amis de son oncle, les Revel.

Il réfléchit un bref instant et demanda :

— Ne serait-ce pas au contraire, après minuit, qu'elle serait allée voir cet homme?... Cela aurait un semblant de logique puisque la visite aurait eu lieu après la fuite de la villa?

— Non, m'sieu Laruelle. Je ne crois pas...

Une nouvelle difficulté surgissait. Non seulement une, mais dix, cent. Par exemple, si Villeroy avait passé la soirée chez lui en compagnie de Colette, il fallait supposer l'entrée en scène de nouveaux complices? L'homme ne pouvait être dans sa chambre et au volant de la grosse auto, tout à la fois.

Ce qui était encore possible, c'était l'hypothèse de l'existence d'une bande. Mais ce qui ne l'était absolument pas, et qui faisait fiévreusement travailler le cerveau de Vaudreuil, c'était la question de l'emploi du temps de la jeune fille. Puisqu'il était prouvé, archiprouvé qu'elle se trouvait chez les Revel!...

Il songea que l'hôtelier s'était trompé sur la date. La visite avait dû avoir lieu la veille. De cette manière, tout s'expliquait.

Mais après quelques instants, Vaudreuil dut convenir avec lui-même qu'il commettait une bévue. Il se rappelait ce que M. Virtex lui avait dit. La seule sortie de Colette depuis une dizaine de jours n'avait pris place que le soir fatal.

Néanmoins, Villeroy était à surveiller. Il chargea Ratier de la filature. Dès que le suspect serait rentré de Paris, le policier melunois se tiendrait au courant de ses faits et gestes.

Les deux hommes se quittèrent; Michel après un moment d'immobilité au bord du trottoir, se mit tout à coup en route vers la demeure de M. Virtex.

Ce fut Rose qui vint ouvrir à son coup de sonnette. Des aboiements rageurs annoncèrent que le petit Nick se trouvait dans le vestibule. La femme de chambre l'emporta en hâte après avoir introduit le visiteur au salon.

L'ingénieur se présenta sur le seuil, le visage interrogatif. Après s'être assuré qu'ils n'étaient que tous les deux dans la pièce, Michel fit un geste, se rapprocha et

à voix basse, révéla son identité. En quelques mots, il précisa le rôle qu'il jouait à Melun.

— Venez dans mon cabinet, offrit son hôte.

Ils s'assirent. D'un ton anxieux, l'ingénieur posa la question à laquelle s'attendait Michel :

— Vous avez des nouvelles?

— Je n'ai rien de positif, dit le pseudo Laruelle, mais j'espère trouver bientôt quelque chose.

Il ne voulait pas remuer le fer dans la plaie en révélant ce qu'il avait déjà appris.

— Je voudrais vous demander, poursuivit-il, si vous n'avez jamais remarqué, antérieurement à... à cette malheureuse affaire, des indices d'indiscrétion... Je veux dire : a-t-on déjà essayé de fouiller dans vos documents?

— Je n'ai jamais rien remarqué d'anormal...

— Ce serait donc la première fois que...

— Une fois, c'est déjà trop, articula M. Virtex dans un douloureux soupir. Je ne sais ce qui me déchire le plus, de la disparition de mes plans ou de ma Colette... Plus j'y pense, monsieur... heu... Laruelle, plus je me persuade qu'il s'agit d'une machination diabolique.

— Quand avez-vous commencé à travailler aux plans de cette torpille? demanda soudain Michel.

— Il y a près d'un an... J'y songeais sans cesse... J'avais jeté bien des fois des notes préliminaires... Cela s'est cristallisé dans mon esprit vers le mois de janvier dernier...

Michel fit un mouvement et redressa le buste.

— Janvier?... Nous sommes en juin... Il y aurait six mois?

— Oui. A peu près.

Vaudreuil pensa à l'arrivée de Villeroy à Melun. Etrange coïncidence. Ou peut-être... Etait-ce plus qu'un hasard?

Un coup discret à la porte. La femme de chambre apparut.

— Madame me fait dire que la table est servie... Elle me fait demander également s'il faut ajouter un couvert?

M. Virtex, sans attendre, répondit par l'affirmative. Quand la domestique eut disparu, il murmura :

— Cela vaut mieux... Je vous présenterai à ma femme comme un ami parisien, de passage en notre ville. Vous pourrez, ainsi, revenir à votre guise...

— Vous permettez que je téléphone à la pension où j'habite?

Sur la réponse affirmative de son amphitryon, Michel décrocha le récepteur et demanda son numéro. La conversation terminée, au lieu de replacer sur son crochet la partie de l'appareil qu'il tenait en main il la garda appliquée contre son oreille, durant une bonne demi-minute, puis se hâta de couper la communication en s'apercevant que la téléphoniste du central lui parlait de nouveau, croyant à un autre appel.

M. Virtex s'efforça de donner au déjeuner une tenue moins sombre que celle des jours précédents. Son épouse, en parfaite maîtresse de maison, le seconda de son mieux. On parla de Paris; Vaudreuil, avec habileté, souleva de soi-disant souvenirs communs de l'époque où l'ingénieur et lui s'étaient connus.

Tout cela eut l'air assez naturel. Après le café, l'ingénieur proposa de fumer un cigare. Les deux hommes se retrouvèrent dans la pièce où travaillait l'oncle de Colette.

— Je n'ai pas eu le temps de vous demander, avant le déjeuner, dit Michel, s'il y a longtemps qu'on a fait des réparations à votre appareil téléphonique...

M. Virtex montra un visage surpris.

— Des réparations au téléphone?... Mais non. Il n'y en a jamais eu... Il a toujours très bien fonctionné...

— On a pourtant changé des fils, depuis que vous le possédez.

— Sans doute... Mais il y a au moins quatre ou cinq ans. Est-ce cela que vous voulez savoir?

— Non, déclara Michel. Je croyais que les travaux avaient eu lieu il y a quelques mois.

L'ingénieur chercha dans sa mémoire et conclut :

— Non. Vraiment, je ne me souviens pas de chose semblable. Les seules réparations qui aient eu lieu dans la maison depuis le début de l'année sont le remplacement de quelques tuiles sur la toiture. Cela n'a aucun rapport, j'imagine...

— Ecoutez, prononça lentement Vaudreuil, j'ai idée que vos communications sont interceptées...

— Hein?... Vous dites? s'exclama M. Virtex.

— Chut... N'élevez pas la voix. Continuons à converser sur le même ton. Mais, croyez-moi, je possède quelque expérience en matière policière et il m'est arrivé de tomber ainsi sur des lignes « trafiquées ». Quand on a raccroché, à l'autre bout du fil, à la pension des Charmilles, j'allais en faire autant, quand j'ai eu l'impression qu'il y avait toujours un interlocuteur à l'appareil!...

— Peut-être l'employée du central téléphonique?

— Non. Pour m'en assurer je restai, ainsi que vous l'avez remarqué, à attendre un indice quelconque me révélant cette présence. C'est après un temps relativement assez long que l'employée des P.T.T. s'est remise en ligne avec moi.

— Inouï... murmura M. Virtex d'une voix mal assurée. Ainsi, je suis constamment espionné?

— Il est fort probable qu'il faut vous répondre par l'affirmative... Il a fallu le hasard qui m'a amené à votre téléphone pour le découvrir.

— Que vais-je faire? Que vais-je devenir?

— Il faut en quelque sorte se féliciter de cette circonstance, M. Virtex, car cela va nous aider à faire un grand pas vers la découverte des gredins qui rôdent autour de vous...

Vaudreuil tira sur son cigare et continua, très calme:

— Je vais vous quitter dans quelques instants. D'ici, mettons deux heures, — Michel tira sa montre et en regarda le cadran — il sera cinq heures. Vous vous trouverez dans cette pièce. Vous recevrez un appel téléphonique qui sera censé venir de Paris. Ce sera moi qui vous parlerai. Je serai, naturellement, toujours à Melun, mais il faut donner l'impression qu'on vous parle de la capitale... Du Ministère, section des inventions... Naturellement, je déguiserai mon timbre de voix... Vous me suivez bien?

— Oui, mais je ne saisis pas...

— Cela va venir. Je vous parlerai de vos plans. Je vous dirai qu'ils sont incompréhensibles en plusieurs points. Je vous demanderai de venir dans la capitale

demain après-midi. Vous m'exprimerez, cela va sans dire, votre stupéfaction, puis vous accepterez. C'est tout.

— Et je me rendrai à Paris?

— Oui. Vous irez trouver le capitaine Lhomet. Il y aura du nouveau. Je vous y retrouverai.

— Vous êtes sûr d'aboutir? Mon Dieu... Et de retrouver Colette? Ah, si vous saviez...

— Je ne puis vous promettre de vous ramener votre nièce, mais ce dont je suis persuadé c'est que ce que je vais tenter de provoquer nous mettra sur la bonne route.

— Pourquoi ne m'expliquez-vous pas clairement ce que vous avez en tête, mon cher monsieur Vaud... Laruelle?

— Parce que tout cela n'est qu'hypothèse et ne vous paraîtrait pas convaincant. Mais, croyez-moi, faites ce que je vous dis, et vous en serez pleinement satisfait.

Une demi-heure plus tard, Vaudreuil avait retrouvé Ratier au rendez-vous permanent dont ils avaient convenu.

— Il y aura du travail d'ici le dîner, annonça-t-il. J'espère que vous saurez vous distinguer.

Il donna une série d'instructions, fort attentivement écoutées. Ratier les répéta lentement. Aussi surprenantes qu'elles avaient pu lui paraître, nulle question ne fut posée. Du moment que Michel Vaudreuil estimait qu'elles devaient être suivies, Ratier s'y conformerait avec la plus grande fidélité.

A sept heures du soir, Michel fit son entrée dans le petit bureau de la direction de l'hôtel du Cygne. Il y trouva Ratier qui lui présenta aussitôt le propriétaire. Quant à Michel, il fut simplement désigné comme un « collègue de Paris ».

Les deux hommes s'isolèrent dans un cabinet minuscule, au fond de la pièce. Vaudreuil demanda, un peu fébrilement :

— Eh bien... Quel résultat?

Ratier fit une grimace amère.

— La conversation s'est déroulée sans que j'y aie pu démêler quelque chose d'intéressant. C'était sûrement un langage convenu. Il a été question de la pluie et du beau temps. Bref, la seule indication claire qui

en résulte est que Villeroy fait ses bagages... Il a avisé le patron, il n'y a pas dix minutes, qu'il rentrait à Paris, définitivement.

Ratier fut surpris par le sourire de Michel.

— L'important, dit ce dernier, c'est qu'il y *ait eu* une conversation, mon ami. Pour le reste, je verrai. Il n'a pas encore quitté l'hôtel?

— Non. Il prendra sans doute le rapide de neuf heures.

— Parfait. Je n'ai que le temps de passer aux Charmilles pour aviser Mme Verdot que je m'absente également. Quant à vous, Ratier, continuez à surveiller jusque nouvel ordre selon ce que je vous ai dit précédemment. Il sera intéressant de noter votre rapport quand je vous reverrai.

Dès huit heures et demie, une valise à la main, le soi-disant M. Laruelle se trouva dans la salle d'attente des premières classes, à la gare de Melun. L'endroit était vide. Le quinquagénaire s'assit dans un fauteuil et, tout en soufflant la fumée de sa cigarette, pensa aux étapes déjà parcourues.

Selon ses indications, Ratier s'était posté dans le bureau de l'hôtel du Cygne avec mission d'écouter — devoir professionnel — toute communication qui pourrait avoir lieu du dehors avec Villeroy, ceci en complet accord avec le patron.

Aussi, quand la fiche fut placée pour relier la chambre du suspect avec le numéro qui le demandait, le policier put, grâce à une simple manipulation « accrocher » la conversation. Ainsi qu'il le dit plus tard à Vaudreuil, ce fut un fiasco.

Mais telle n'était pas l'opinion de Michel. Il avait la certitude que l'appel fait à Villeroy était la conséquence automatique de ce qu'il avait dit, un quart d'heure auparavant, à M. Virtex.

Sa petite manœuvre avait réussi. Il savait désormais que Villeroy portait un intérêt particulier à la question des documents volés, et que le fait d'apprendre qu'on avait remarqué au Ministère des erreurs dans les plans soumis par l'ingénieur, provoquerait un réflexe immédiat chez lui.

Il ne regrettait qu'une chose.

— J'aurais dû écouter moi-même cet échange de phrases... Ce brave Ratier ne s'est pas montré à la hauteur des circonstances.

Il écrasa sa cigarette sous son talon et se leva, s'étira puis, distraitement, se planta devant une affiche donnant des indications relatives à des transports de bagages.

— Tiens? On a crayonné dessus... Il y a des gens qui ne respectent rien... marmonna-t-il.

En effet, on voyait dans le coin de droite, une profusion de traits semblables au gribouillage d'un enfant qui ne sait pas écrire et tient essentiellement à se servir d'un crayon.

Il haussa les épaules, mais son réflexe de déduction travailla malgré lui, et, tout à coup, il ouvrit de grands yeux.

CHAPITRE V

CHANGEMENT DE DIRECTION

— Cela n'a pas l'air d'être vieux... se dit-il, en examinant l'affiche et le crayonnage. Et ce ne peut être un enfant qui s'est livré à ce petit jeu dénué de toute espèce d'intelligence. Il aurait fallu le tenir dans les bras.

La découverte, évidemment, n'était pas d'une importance capitale, mais c'était la suite de ses observations qui avait suscité le brusque intérêt de Michel.

Certains mots, dans le texte de l'affiche, étaient soulignés. Cela sautait aux yeux, maintenant qu'il s'y attardait. Cinq minutes plus tard, il arborait un sourire silencieux.

— Ce griffonnage en haut de l'affiche, se confirma-

t-il, est là pour attirer l'attention sur celle-ci plutôt qu'une autre. Pas ordinaire, l'idée de ce message!...

Ainsi dans la phrase : « Nous attirons l'*attention* des usagers », etc., le mot « attention » était à retenir. Plus bas, il voyait « l'entassement des bagages à main dans les filets des compartiments présente un *danger* réel pour les voyageurs », etc..., le mot « danger » était souligné.

Plus bas encore, il discerna ainsi les indications qui complétaient ce véritable avertissement mystérieux, qui devait certainement se trouver là à l'intention de quelqu'un.

Il lut finalement : « Attention — Danger — Instructions nécessaires — D'urgence ».

Neuf heures moins cinq. La porte de la salle s'ouvrit, quelques voyageurs entrèrent et passèrent tout de suite sur le quai. Le train de Paris n'allait plus tarder.

Michel se demanda ce que pouvait faire Villeroy. Il se posta de manière à surveiller l'intérieur de la salle d'attente, tout en restant près du portillon où se tenait le perceur de tickets.

Neuf heures. Le rapide entra en gare dans un bruit de tonnerre. Au même moment, Villeroy fit son apparition. Mais il ne semblait nullement pressé. Il consulta sa montre-bracelet, eut un mouvement de tête comme s'il approuvait une pensée et son regard fit le tour des murs pour s'arrêter à l'affiche que Vaudreuil avait précédemment étudiée.

Un léger haussement d'épaules, un sourire de confiance et il gagna le quai. Le rapide fuyait vers la capitale.

— Heureusement que je n'y avais pas pris place! songea Vaudreuil. Le gaillard se rend à Fontainebleau, dans la direction opposée!... Il faut admettre qu'il ne laisse rien au hasard!

Le train pour Fontainebleau était pour neuf heures un quart. Michel avait le temps de prendre un autre billet. La question de dépense était secondaire. Est-ce que cela comptait pour des missions comme les siennes!

Il vit l'homme s'installer dans un compartiment vide. Résolument, Michel monta et s'installa en face de Villeroy. Le train s'était à peine ébranlé qu'il souleva

son chapeau et, feignant de chercher ses mots, demanda avec un fort accent britannique :

— Pââdon, monsieur... Vous pouvoir dire moâ quand arrivé Fonntainn'bloo?... Très loin, enn'core?

Villeroy lui lança un regard hostile. De toute évidence, il ne tenait pas à engager la conversation. Mais Vaudreuil, avec un sourire désarmant, poursuivit :

— Môa, pas bienn' pââler français. Moi descendu, Melun... Très ennuyé, vô comprenez?

Villeroy fit un signe de tête. Oui, il comprenait très bien. Ce voyageur anglais désirait être prévenu de l'arrivée à Fontainebleau afin d'éviter toute nouvelle erreur.

— Je descends moi-même en cette ville, articula l'homme, après une courte hésitation. Il n'y a donc plus de risques de vous tromper, monsieur...

Michel inclina gravement le buste avec un *Thank you so much* de cérémonie et s'intéressa entièrement jusqu'à l'arrivée, à l'horrible dentelle qui orne les dossiers et qui semble une spécialité réservée aux compagnies de chemins de fer.

S'il lui était encore resté un doute sur la destination de son compagnon de voyage, ce dernier venait de le faire disparaître en lui donnant des précisions.

En quittant la gare, Michel se dirigea immédiatement vers un agent de police. Manœuvre destinée à donner à Villeroy le temps de prendre un peu d'avance.

Dès qu'il le vit disparaître au premier tournant de rue, Michel abandonna le représentant de l'autorité à qui il avait demandé un renseignement très quelconque.

La filature allait commencer. Elle serait difficile. Car Villeroy pourrait éprouver une défiance d'autant plus grande contre ce suiveur qu'il avait eu le temps de le dévisager en wagon. Michel comprenait ce risque. Il l'avait accepté d'avance pour les compensations qu'il pouvait en tirer.

Les passants étaient rares. On se couche tôt en province. Si l'on quittait l'artère principale, c'était la solitude dans les autres rues, sous la lumière triste et parcimonieuse des réverbères.

Cet état de choses facilitait la tâche de Michel qui pouvait repérer son gibier d'un coin de rue à l'autre.

Il lui suffisait de pousser un « sprint » dans l'intervalle pour se trouver à temps au nouveau croisement, Villeroy marchant toujours d'un pas égal. Après un quart d'heure de cette sorte de cache-cache, Vaudreuil émit un soupir de soulagement.

Villeroy s'était arrêté devant une villa isolée, en bordure de la forêt et après avoir fouillé dans sa poche, dont il extraya une clef, ouvrit le portail formé de deux parties métalliques assez hautes et pleines.

Vaudreuil ne douta pas que l'homme devait être un habitué de cette maison et il en conclut que celui qu'il filait se rendait chez un complice. Sa montre lui indiqua onze heures du soir.

— J'aimerais beaucoup surprendre la conversation... rumina-t-il.

Michel avait toujours sa valise à la main. Il jeta un coup d'œil vers les sombres frondaisons de l'autre côté de la rue, qui en l'espèce était plutôt une petite route.

Sa décision fut prise. Il traversa et disparut sous bois. Ses yeux, après un instant, s'habituèrent à l'obscurité. Il ouvrit son bagage et trouva, dans un compartiment, une trousse précieuse. Elle contenait toutes sortes d'instruments propres à des besognes comme celle qu'il allait entreprendre. Grâce à la petite, mais puissante lampe électrique qui y était jointe, il put repérer un fourré dans lequel il dissimula la valise plate.

Revenu devant la porte, il ne tarda pas à faire manœuvrer la serrure. Le battant céda. Il le poussa lentement, laissant un espace suffisant pour lui permettre de s'introduire. A ce moment, il entendit le bruit lointain d'un moteur dont les caractéristiques lui indiquèrent qu'il devait s'agir d'une motocyclette.

Il se jeta vivement à l'intérieur. La moto venait de tourner le coin de la rue et Vaudreuil ne se souciait pas d'être remarqué. La pétarade décrut et cessa.

Vaudreuil avait pris soin de laisser le portail libre, c'est-à-dire qu'il ne s'était pas attardé à le refermer à clef afin de pouvoir ressortir sans perdre de temps, en cas de complications.

Il s'avança dans l'ombre. Il fallait faire attention.

Il ne connaissait nullement la topographie des lieux. Cependant, il constata que si le jardin était de peu d'étendue devant la maison, il se continuait derrière, ainsi que le révélait la ligne continue des murs formant une masse compacte au-dessus de laquelle s'élevaient des arbres, se détachant sur le fond du ciel moins sombre.

Il fit le tour de la construction, cherchant à voir si aucune lumière n'apparaissait derrière les volets.

— Ah, voilà... Il y a du monde au premier étage...

Premier point. Pénétrer à l'intérieur sans se faire entendre. Il savait qu'il risquait gros. Par exemple, il eût suffi qu'un domestique le découvrît pour donner l'alarme. Mais il supposa, avec juste raison, que les serviteurs devaient être couchés.

A moins d'être des complices, ils étaient tenus dans l'ignorance de ce que faisait leur maître. Le flair de Vaudreuil lui faisait pressentir que celui qui habitait cette villa devait mener une vie double et jouir, probablement de la considération de tous.

Il avisa une porte de service et commença à en manipuler la serrure de la même manière dont il avait traité celle du portail. La fenêtre par laquelle filtrait faiblement la lueur qu'il avait aperçue donnait sur la façade, et Vaudreuil aurait à traverser la maison pour atteindre la pièce qu'il désirait.

Mais ceci ne l'impressionnait pas. Ce n'était pas la première fois qu'il se livrait à une audacieuse tentative de ce genre. Il comptait beaucoup sur l'effet de foudroyante surprise qu'il causerait par son apparition inopinée.

Son revolver était dans la poche de son veston, à portée de la main. Il ne comptait pas s'en servir autrement que pour menacer.

— Ces Messieurs ne tiendront pas du tout à ce que je fasse du bruit, se dit-il avec un sourire bref.

La porte céda. Il manœuvra comme précédemment, poussant lentement, l'œil et l'oreille aux aguets. Obscurité complète devant lui. Un jet lumineux rapide de sa lampe balaya un corridor et s'éteignit.

Il avança pas à pas. Il arriva à l'extrémité de ce couloir et tourna le bouton d'une nouvelle porte.

Un hall, maintenant. Sa lampe lui indiqua les dimensions de cette pièce dallée. Au fond, il avait eu le temps d'apercevoir un large escalier, montant à angle droit.

Vaudreuil traversa le hall sur la pointe des pieds, veillant à ne pas faire craquer ses chaussures. Il s'arrêtait tous les trois pas pour écouter. Non, pas de bruit dans la maison. Même pas ces mille petits riens qui troublent d'habitude le plus grand silence. Ni craquements de meubles, ni crissements... C'en était même quelque peu impressionnant, mais les nerfs de Michel étaient solides.

Il atteignit le bas de l'escalier et se glissa vers l'étage supérieur le long de la rampe, courbé en deux sur le bois lisse pour alléger les marches du poids de son corps.

Arrivé sur le palier, il s'arrêta de nouveau afin de régulariser son souffle, un peu coupé par cette ascension spéciale. Il évita de se servir de sa lampe, maintenant que l'obscurité lui paraissait moins impénétrable, grâce à sa facilité d'adaptation.

Il eut un sourire victorieux. Là-bas, à quelques mètres, un rai de lumière sous une porte. Allons, c'était plus facile qu'il ne l'avait espéré. Les yeux fixés sur ce repère, il fit quelques pas.

Et brusquement, il fut aveuglé par un éclair, puis il sentit quelque chose qui lui tombait sur la tête, l'emprisonnait, l'étouffait...

Tout en se débattant il comprit ce qui venait de se produire.

Une porte s'était silencieusement ouverte sur le côté, quelqu'un avait braqué une lampe électrique, il avait reçu la lueur dans les yeux. En même temps, un second personnage lui jetait une épaisse couverture sur le crâne, puis les deux agresseurs, se ruant en même temps, s'activaient maintenant à le ligoter malgré ses ruades.

Michel Vaudreuil venait de se faire prendre au moment où il escomptait surprendre lui-même l'ennemi!

CHAPITRE VI

DANS LE PIÈGE

Vaudreuil, subitement, cessa toute résistance. Il se laissa ligoter les chevilles, puis une voix gronda :

— Si tu bouges, je te « pique »... Compris?

Pendant que l'un des hommes lui maintenait les poignets, sous la couverture, l'autre enleva celle-ci. Puis les mains attachées au dos, Vaudreuil que l'un des agresseurs tenait en respect avec un poignard effilé appliqué sur la poitrine fut poussé dans un fauteuil.

Devant lui, Villeroy et un autre personnage d'une quarantaine d'années, vêtu d'un costume d'intérieur, chaussé de mules de cuir rouge, à l'aspect fort correct — c'était bien ce qu'avait pensé Michel, un homme à vie double — mais dont le visage possédait deux yeux cruels et faux. La bouche se contorsionnait dans un rictus menaçant.

La pièce était un cabinet de travail-bibliothèque. Vaudreuil remarqua les panneaux des murs, entièrement couverts de rayonnages sur lesquels il y avait des livres, et encore des livres.

Des rideaux de velours épais masquaient complètement la fenêtre.

— L'homme du train, articula Villeroy. J'en étais sûr...

Michel gardait le silence le plus complet. Il se contentait de laisser aller son regard de l'un à l'autre, photographiant les traits du nouveau personnage dans sa mémoire.

— Alors, reprit Villeroy, goguenard, tu croyais que je ne m'étais pas aperçu que tu me suivais? Naïf... Hein, le piège était bien tendu. Tu t'es jeté comme un débutant vers la lumière du fond, alors que nous t'attendions au passage...

Pas de réponse de Michel.

Les deux hommes se retirèrent dans un coin et conférèrent à voix basse. Villeroy revint vers le fauteuil.

Il fouilla les poches du prisonnier, découvrit le revolver avec un ricanement, puis trouva, dans le gilet, un ticket de chemin de fer, celui que Michel avait pris à Melun pour Paris. Fort heureusement, Vaudreuil avait pris la précaution de laisser dans sa valise toutes les pièces d'identité relatives à M. Laruelle. Il n'y avait rien d'autre dans ses vêtements que ce qu'avait découvert Villeroy, y compris sa trousse d'instruments nickelés.

— Ah! Ah!... fit ce dernier en examinant les objets. Pas mal...

L'autre eut un mouvement qui semblait révéler un espoir.

— Ce n'est peut-être qu'un vulgaire cambrioleur, articula-t-il.

Villeroy pivota sur ses talons.

— Je ne crois pas, grommela-t-il. Il est mieux que ça...

Se tournant à nouveau vers Vaudreuil, il menaça :

— Tu vas parler, hein!... Sinon, tant pis pour toi...

Michel gardait toujours sa contenance impénétrable. Villeroy s'arma du poignard et le brandit.

— Je vais t'enfoncer lentement cette lame dans le ventre, dit-il rageusement. Et tu seras bien forcé de...

— Vous êtes fou, Villeroy!... Il va hurler, il ameutera les domestiques!... Non, pas cela... Essayons la persuasion...

Cauteleux, il s'assit en face de Michel dont le visage reflétait l'ironie.

— Allons, proposa l'homme au costume d'intérieur, la partie est perdue pour vous... Vous le comprenez, je suppose... Qui êtes-vous? Que... que savez-vous?

— Inutile, intervint Villeroy. Il ne parlera pas.

Les deux hommes se remirent à discuter à voix basse. Michel ne pouvait entendre ce qu'ils disaient, mais il se rendait compte que son sort était en train de se régler.

Il ferma les yeux, concentrant toutes ses facultés auditives pour essayer de surprendre le secret de leur

conversation. Peu à peu, sans s'en apercevoir, les deux gredins avaient élevé leur ton.

C'était suffisant pour Michel. Il écouta, suspendant sa respiration par moments, feignant d'éprouver un fort malaise.

— Il faut gagner du temps à tout prix... disait l'homme de Fontainebleau. Vous allez retourner là-bas... Prendre les documents...

— Impossible cette nuit... Vous imaginez bien que...

— Villeroy, il faut agir, vous dis-je. D'abord empêcher cet homme de communiquer avec le dehors...

— Très facile, gronda Villeroy Lassez-moi faire...

— Non. Pas de crime ici... Vous êtes fou...

— Laissez-moi vous expliquer... Attention, nous parlons trop fort... Il écoute...

Le murmure devint inintelligible. Michel n'avait pourtant pas changé d'attitude, mais il dut renoncer à l'espoir d'en apprendre davantage. Toutefois, il venait d'acquérir une certitude. Les plans de l'ingénieur Virtex ne se trouvaient pas dans cette maison. Et ils n'avaient pas encore été emportés de l'autre côté de la frontière. Seulement, comment pourrait-il s'échapper?

Il rouvrit les yeux. Villeroy était penché au-dessus de lui et le considérait avec dédain. Une lueur de triomphe sauvage se lisait dans le regard de l'espion.

— Allez ouste!... Debout!...

Vaudreuil le vit couper d'un coup de lame tranchante, les liens qui enserraient ses chevilles. Villeroy grommela :

— Tu vas marcher devant moi... Et sage... Sinon, je te plante mon couteau entre les épaules.

L'autre homme venait de quitter la pièce. Guidé par celui qui le tenait par la cordelette ligotant ses poignets et qui serrait dans son autre main, l'arme dont il se servirait sans hésitation, Michel s'achemina vers le rez-de-chaussée, descendant les marches une à une.

Il comprit qu'on le menait au dehors. Un plan d'une folle audace naquit dans son esprit.

Le couloir maintenant. La porte de l'office. Les trois marches descendant au jardin. Michel une fois sur le sol ferme, prit une bonne bouffée d'air, et subitement se

jeta à terre, lançant avec force ses talons derrière lui, d'une détente d'acier.

Villeroy poussa un grognement de rage et de douleur. Il avait été frappé en plein sur les tibias. Il s'écroula. Michel avait l'intention de se relever rapidement et de fuir à toutes jambes vers le portail de fer, après avoir contourné la maison. Il se félicitait de l'avoir laissé libre...

Hélas, il était très mal tombé sur le sol. Son front avait heurté une grosse pierre émergeant de l'allée, et tout vacilla autour de lui. Dans un suprême effort, il réussit à ne pas perdre connaissance.

Mais ce court répit, une vingtaine de secondes, peut-être avait suffi à Villeroy pour se retrouver debout avant lui. Ayant l'avantage d'une complète liberté de mouvements, il se jeta en avant, le poignard haut levé.

— Arrêtez, haleta la voix de son complice qui venait de surgir. Pas de sang ici, ai-je dit...

— Ce sal...d-là a failli m'échapper!... éclata Villeroy. Je vous avais bien dit qu'il valait mieux le transporter que le conduire. Aidez-moi à lui ficeler de nouveau les jambes...

Michel étouffa un long soupir. Pas de chance... Il avait perdu la seule occasion de recouvrer sa liberté. Mais où donc le portaient ses agresseurs?

Villeroy et son compagnon, marchaient lentement. Le poids de Michel, taillé en athlète, était lourd pour eux. Finalement, ils atteignirent un bâtiment que le prisonnier comprit être un garage.

Toutefois, au lieu d'y pénétrer, ils passèrent outre et ne s'arrêtèrent que quelques mètres plus loin devant une petite construction qui y était adossée.

Le compagnon de Villeroy ouvrit, puis Michel fut jeté à l'intérieur avec rudesse. L'un des hommes s'attarda un instant près d'une paroi. L'autre demanda :

— C'est fait? Dépêchons-nous de sortir...

— Oui. Dans quatre heures d'ici, avant qu'il ne fasse jour, nous pourrons revenir... Il sera à point. Votre idée, Villeroy est épatante...

— Oui... Je m'en flatte. Du travail propre. Et je défie n'importe qui, si même l'on découvre le cadavre dans

la Seine, de retrouver la manière exacte dont il a été traité...

La porte se referma avec un déclic métallique et Michel se rendit compte que la serrure en était automatique. A moins d'en posséder une clef, impossible d'ouvrir de l'intérieur.

Du reste, comment aurait-il pu le faire! Il était solidement entouré de cordes depuis les épaules jusqu'aux chevilles, comme une momie dans ses bandelettes. Après sa tentative désespérée de fuite, dans le jardin, on l'avait traité avec la dernière rigueur.

Une obscurité d'encre. Il songea que ce réduit ne devait pas posséder de fenêtres.

Il se mit à réfléchir. Les paroles des deux criminels lui avaient paru bizarres.

— Je suis condamné à mort, ceci ne fait pas de doute. Ils ont froidement fait allusion à mon cadavre qui serait jeté dans la Seine... Bon. Je n'y suis pas encore... Mais du diable si je vois la manière dont ils ont l'intention de m'occire!...

Michel s'interrompit dans ses pensées. L'atmosphère devenait lourde. Il inspira longuement par les narines et quelques gouttes de sueur lui perlèrent subitement au front.

— Du gaz d'éclairage!... balbutia-t-il.

Il se rendait compte, maintenant, de ce petit sifflement doux qu'il entendait et auquel il n'avait pas prêté attention, au début. L'un des misérables avait ouvert un robinet quelque part. La seule issue était la porte. Elle était calfeutrée.

Ce petit réduit où il se trouvait devait servir à des travaux concernant les menues réparations de l'auto qui se trouvait dans le garage attenant.

— J'ai compris!... Ce Villeroy a songé à l'installation de gaz qui se trouve ici...

Tout s'éclairait. C'était à l'asphyxie qu'avait fait allusion le bandit. Une fois le corps jeté dans le fleuve, on attribuerait la mort à une noyade accidentelle.

L'exiguité du local allait hâter la mort du malheureux. Il n'y avait que quelques minutes qu'il se trouvait enfermé et déjà l'atmosphère devenait presque

irrespirable. Des bourdonnements lui emplissaient les oreilles. De fortes nausées lui soulevaient le cœur.

Encore quelques secondes et le drame serait consommé.

Michel eut un dernier sursaut qui lui raidit le corps en arc de cercle. Cet effort l'épuisa. Il perdit connaissance... Le gaz continuait à se répandre avec son sifflement doux et sinistre...

.....

La porte s'ouvrit lentement. Une voix prononça sourdement :

— Nom de D...! Quelle odeur!... Il était temps!...

Une lampe électrique balaya l'intérieur et le faisceau lumineux tomba sur le corps de l'homme évanoui. Visage pâle, nez pincé...

Le nouveau venu était de taille moyenne, mais semblait pourvu d'une force peu commune. Après avoir repéré le robinet d'où s'échappaient les mortelles émanations, il se hâta de le fermer. L'air du dehors commença de balayer le nuage empoisonné.

— Faut le tirer de là... grommela l'inconnu.

Il s'agenouilla, souleva le buste de Michel et, le redressant avec une adresse consommée, réussit à charger le grand corps sur son épaule à la manière d'un pompier opérant un sauvetage. Il franchit le jardin, ployant sous le fardeau, mais d'un pas rapide.

Le portail fut franchi. Le sauveteur traversa la route et s'enfonça sous bois. Il déposa sa charge sur un lit de fougères et l'éclairant à nouveau de sa lampe, considéra le visage.

— Il l'a échappé belle, bougre de bougre!...

Le cœur battait toujours. L'asphyxie n'avait pas eu le temps d'achever son œuvre. L'homme s'assit à même le sol, consulta une montre-bracelet au cadran lumineux, et philosophiquement, alluma une cigarette.

De temps à autre, il écoutait le souffle de Michel qui se régularisait. Le halètement avait disparu pour faire place à une respiration profonde.

— Ça va, marmonna l'homme qui fumait. C'était moins grave que je ne le craignais... Il dort... Laissons-le se reposer...

Les liens avaient été tranchés et gisaient en un petit tas à côté. Sa cigarette achevée, le sauveteur en alluma une autre. Des minutes s'écoulèrent, un quart d'heure, une demi-heure, une grande heure...

Michel Vaudreuil s'agita faiblement et poussa un long soupir. Puis il gémit à deux reprises espacées.

— Ça va... Il revient à lui... Deux heures et demie... Cela n'aura pas été trop long. Pourvu qu'il soit capable d'agir.

Il se pencha sur celui qu'il avait arraché à son sort affreux et murmura quelque chose. Michel eut un frémissement de tout le corps.

CHAPITRE VII

UÙ MICHEL VAUDREUIL ÉPROUVE DES SURPRISES

Se dressant sur son séant, Vaudreuil balbutia :

— Ratier!... C'est vous?... Je... Ah! je vous dois la vie...

Le policier eut un rire sympathique et sa main chercha celle de son compagnon.

— Si vous saviez comme je suis content, m'sieu Vaudreuil... Je peux bien vous appeler par votre vrai nom, ici...

— Où sommes-nous ?

— Ben, dans la forêt de Fontainebleau. A deux pas de la villa de ces deux dégoûtants. Mais vous pouvez dire que vous revenez de plus loin que ça...

Le plein air agissait déjà sur la vigoureuse constitution de Michel. Il se secoua, respira puissamment à plusieurs reprises.

— Ah, ça fait du bien... Oui, ils ont failli m'avoir... Mais par quel miracle avez-vous apparu? Comment avez-vous pu deviner...

Ratier fit, à nouveau, entendre son petit rire.

— Oh, il n'y a pas de miracle... C'est très simple... Je vais vous expliquer ça...

Conversation étrange dans l'obscurité où les interlocuteurs, s'ils ne se distinguaient pas très bien, se sentaient. Vaudreuil avait la main crispée sur l'épaule de son camarade.

Ratier conta ce qui s'était passé, après le départ de Vaudreuil de l'hôtel du Cygne, à Melun.

— Il n'y avait pas dix minutes que vous nous aviez quittés, dit-il, que le type, le Villeroy reçut une communication. Bien entendu, je me mis à l'écoute. On lui demandait de venir tout de suite à Fontainebleau.

« Il répondit qu'il voulait se rendre à Paris, mais on insista. Il paraît que c'était important. Bien sûr, on ne donnait pas de détails au téléphone, ces gars-là sont méfiants. Mais tout de même j'avais un sérieux point de repère...

— Qu'avez-vous fait alors ?

— Ben, ce que vous auriez fait à ma place. Je me mis à l'œuvre pour trouver l'endroit d'où était venu l'appel. M. Duphot chez qui je me précipitai voulut bien comprendre et il fit le nécessaire. J'obtins ainsi du Central téléphonique, l'information nécessaire. On me donna le numéro qui avait fait l'appel à telle heure que je précisai. Et ce ne fut qu'un jeu de gamin de dix ans, que de retrouver l'adresse, ici, en téléphonant à Fontainebleau, au central de la ville.

— Bien travaillé, Ratier...

— Merci, m'sieu Vaudreuil. Mais ce n'est pas fini. Je supposai que vous aviez pu vous rendre compte, en effectuant la filature de ce bandit, qu'il avait changé de direction. Oh, pour ça, je ne m'en faisais pas... Je m'informai de l'heure du train — celui que vous aviez dû prendre — c'était à neuf heures et quart. Bon, que je me dis, il faut aller là-bas sans tarder, m'sieu Vaudreuil peut avoir besoin de moi, on ne sait jamais...

« Alors, j'ai sauté sur ma motocyclette et je me suis mis en route grand train...

Michel s'exclama tout de suite :

— C'était vous que j'avais entendu arriver?

— Sans doute... Je passai devant la porte de la pro-

priété juste comme vous vous faufiliez à l'intérieur. J'avais reconnu votre silhouette malgré que vous eussiez fait diablement vite. Pour ne pas éveiller l'attention de ceux qui étaient dans la maison, je fis le tour du pâté de maisons, je stoppai et je poussai ma moto à la main, jusque dans la forêt. Elle est à deux pas d'ici... Dans un fourré. Et le plus drôle, c'est que j'ai découvert votre valise... Hein, comme on se rencontre!...

— Qui vous a dit que c'était ma valise?

Ratier parut embarrassé, puis avoua :

— Ben, j'ai fait sauter la serrure... Je voulais savoir ce qu'il y avait là-dedans. Et alors, j'ai trouvé votre portefeuille avec les papiers au nom de Laruelle... Ce qui m'a confirmé que ce ne pouvait être que vous qui veniez d'entrer.

« Je vins rôder autour de la porte. Je remarquai qu'elle n'était pas fermée à clef. Qu'est-ce que vous auriez décidé à ma place? Oui, n'est-ce pas, vous auriez suivi le mouvement...

Ratier conta comment il avait hésité, une fois dans le jardin, sur ce qu'il devait faire, puis n'avait eu que le temps de se dissimuler derrière un massif d'arbustes.

— Je les ai vus, ces bandits... J'étais prêt à intervenir quand vous avez tenté de leur fausser compagnie, puis j'ai pensé qu'il valait mieux attendre encore un peu.

« J'ai tout entendu. Je les ai laissés rentrer dans la maison. J'avais remarqué que la clef de l'appentis dans lequel ils vous avaient enfermé n'était pas nécessaire, puisqu'ils ne s'en étaient pas servis pour ouvrir, ni pour refermer.

— La serrure est automatique... murmura Michel. On ne peut pas sortir, une fois à l'intérieur, à moins d'avoir cette clef.

— Compris... Eh bien, voilà m'sieu Vaudreuil. Vous vous sentez tout à fait bien maintenant? Quelle chance!... Qu'est-ce que nous allons faire, maintenant? Ils doivent retourner chercher votre « cadavre ». — Ratier eut une intonation de fureur — avant l'aube...

— Oui, c'est exact. Ils me retrouveront donc là-bas...

— Hein? Non, j'ai mal entendu!

— Vous avez très bien entendu, Ratier. J'ai dit qu'il faut qu'ils me retrouvent, qu'ils ne puissent constater que le cabanon est vide. Sinon, ils vont prendre la fuite... Et c'est ce qu'il faut éviter.

Vaudreuil avait retrouvé sa lucidité et sa maîtrise. Il exposa son idée. C'était assez inattendu.

— Du reste, ajouta-t-il, ils m'ont pris mon revolver, j'y tiens beaucoup, et je veux rentrer en sa possession. Cela me vexe singulièrement qu'ils gardent quelque chose qui m'appartient, précisa-t-il avec bonne humeur.

⁂

Le ciel commençait à se teinter vaguement de gris, quand la porte de service de la maison s'entre-bâilla. Villeroy et le maître de céans descendirent les degrés du petit perron.

Ils avaient complètement mis au point la manière dont ils allaient agir. Tout d'abord, charger le corps de leur victime dans l'auto et le dissimuler sous une bâche. Puis, le garage refermé, Villeroy se glisserait hors de la propriété et n'y reviendrait que vers dix heures du matin, comme s'il arrivait pour une visite. Ce n'était pas la première fois qu'il venait ainsi.

Ils prendraient la voiture, l'homme aux yeux faux conduisant lui-même, comme il en avait l'habitude, et l'on choisirait un endroit discret, du côté du bois de Barbeau, là où la Seine coule pour ainsi dire, à travers la forêt, entre Barbeau et Fontaine-le-Port, pour laisser glisser la victime dans l'eau.

Elle pourrait dès lors, flotter à la surface ou couler au fond, peu importait. Le corps ne portant aucune trace de violences, l'on ne pourrait jamais conclure à un crime.

La première partie de ce charmant projet allait s'accomplir.

— Il doit être plus que mort... dit Villeroy, avec un ricanement sauvage et étouffé.

— Sans doute... Sans doute... Mais j'ai hâte de me débarrasser de « ça »... C'est la première fois que je suis obligé de participer à une exécution, je souhaite

vivement que ce soit la dernière... Jusqu'à présent, je n'avais jamais eu de difficultés...

— Evidemment, murmura l'autre. C'est que jusqu'à présent, cher Monsieur, personne n'était venu vous inquiéter. Depuis quatre ans que vous... hum... que vous collaborez avec nous, vous êtes le paisible et prospère M. Marcoussis, rentier, adorant les voyages et touchant régulièrement sous forme de rentes imaginaires provenant de capitaux étrangers, les mensualités que vous verse le...

— Cela suffit, grommela M. Marcoussis. Je me demande quel besoin vous éprouvez de débiter tout cela.

— Tout simplement pour vous rappeler que rien ne s'obtient sans un peu de peine et que c'est la première fois que vous allez avoir un petit travail réel à effectuer. Le reste du temps, vous servez d'agent de liaison pour transmettre des ordres, avouez que ce n'est guère fatigant, ni périlleux...

— Vous oubliez, dit hargneusement Marcoussis, que j'ai été également transformé en geôlier, pour, le diable sait, combien de temps!

Villeroy ne releva pas cette dernière réflexion. Les deux hommes venaient d'atteindre le garage et le contournaient pour arriver à la porte du réduit annexe.

— Attention, souffla Marcoussis, je vais ouvrir la porte, mais nous n'entrerons pas tout de suite... Il faut laisser le temps au gaz de se disperser dans l'air.

Villeroy recula de deux bons mètres. On n'y voyait pas encore grand'chose. Tout était noyé dans cette teinte vague qui précède l'aurore. Marcoussis fit un pas en avant, sa silhouette disparut aux yeux de son complice. Et cela se déroula avec une extrême rapidité.

Un grondement avait éclaté dans l'air. Un simple « Hop! » et cependant que Marcoussis se sentait accroché à la gorge par une main de fer, Villeroy recevait sur son dos, un poids subit qui le fit trébucher puis tomber en avant sur le sol.

— Ça y est? demanda Vaudreuil, dont la tête apparut à la porte.

— Je le tiens... répondit Ratier.

— Bon. Le mien est parti au pays des songes. J'ai

peut-être serré un peu fort. Mais c'est bien son tour d'être dans cet état!

Les bouts de cordelette ayant servi à ligoter Vaudreuil furent utilisés pour les deux bandits. Poignets et chevilles bien tenus, ils roulèrent sur le sol en terre battue. Michel les aligna côte à côte.

— Un instant, fit-il. Ratier, vous avez de quoi faire deux bons bâillons? Je ne tiens pas du tout à ce que ces gaillards ameutent du monde par des hurlements.

Des chiffons traînaient dans un coin.

— Je regrette, murmura Michel en les assujettissant, ils ne sentent pas très bon — un petit goût de pétrole, n'est-ce pas? — mais vous n'aviez pas eu beaucoup plus de prévenances pour moi...

La porte se referma sur les deux bandits impuissants.

— J'ai bien cru, dit Ratier, que Villeroy allait me repérer dans le renfoncement où je me tenais... Ce que j'attendais votre signal avec impatience!

Michel leva les yeux vers la voûte céleste qui prenait, maintenant des teintes harmonieuses. Le jour venait. Le soleil ne tarderait pas à lancer ses premières flèches d'or. Il se surprit à bâiller. Ratier fit chorus.

— Hé, nous n'avons pas beaucoup dormi cette nuit...

— Eux non plus, remarqua Michel, avec un mouvement de menton vers la porte du réduit, mais ils auront le temps de se reposer... Quant à nous, mon petit Ratier, nous avons encore à faire... N'oubliez pas que les plans de Virtex ne sont pas encore entre nos mains...

— Nous allons les trouver dans la maison...

— Non. Nous perdrons notre temps... Mais rassurez-vous, j'ai vaguement idée de l'endroit où ils doivent être cachés.

— Tout de même, insista le policier melunois, je crois que nous ferions bien de procéder à une perquisition à fond... Parce que...

Il ajouta quelques mots qui figèrent Michel dans une immobilité révélant la stupéfaction.

— Vous en êtes sûr, Ratier?

— Oui, m'sieu Vaudreuil. C'est pourquoi je me per-

mets de vous répéter que nous devrions agir sans retard.

Il était quatre heures et demie du matin. La domesticité ne serait pas en bas avant sept heures. Cette réflexion que se fit Michel en amena une autre :

— Je crois que vous vous trompez, Ratier. Car pour que cela soit possible, il faudrait que les serviteurs soient au courant de l'activité secrète de leur maître. Or, d'après ce que je sais, ce n'est pas le cas... On les aurait appelés à la rescousse, voyons!

Michel Vaudreuil ajouta :

— Vous allez filer tout de suite à motocyclette jusqu'à Paris. Vous demanderez à voir le capitaine Lhomet. Voici son adresse personnelle. Expliquez-lui que vous venez de ma part. Il faut qu'il avertisse sans tarder la Sûreté Nationale pour que l'arrestation soit faite légalement. Et aussi la perquisition.

Ratier fit un geste d'acquiescement et disparut. Vaudreuil s'en fut vérifier la porte du réduit dans lequel se trouvaient les deux espions capturés et s'assura de sa fermeture.

Se retournant, il regarda machinalement la maison de bas en haut. Et il resta comme pétrifié.

Des volets s'étaient écartés au second étage. Une silhouette avait apparu un court instant, un visage très pâle, des yeux agrandis puis plus rien. La vision s'était effacée.

— Tonnerre! marmonna Vaudreuil, c'est Ratier qui avait raison! *Elle* est ici!... Mais dans d'autres conditions qu'il le supposait.

Il se précipita dans la maison, après avoir repéré l'endroit exact où devait se trouver la chambre qu'il cherchait.

Un peu haletant, il s'arrêta devant une porte.

Il frappa discrètement. Sans réponse, il tenta de tourner le bouton. Il constata que l'huis était fermé à clef.

Mais un petit bruit se fit entendre. La porte s'ouvrit. Sur le seuil, une jeune fille en peignoir.

Elle tenait un petit revolver à la main.

— Un pas de plus et je tire!... dit-elle d'une voix étranglée.

— Ne faites pas cela, mademoiselle Colette Carlier!... Je suis un ami, répondit-il avec calme.

CHAPITRE VIII

EN PLEIN IMBROGLIO

Ils restèrent face à face. Colette — puisque c'était bien la nièce de l'ingénieur Virtex — n'abaissait pas son arme. Elle cherchait à lire sur ce visage. Michel se rappela qu'il avait toujours l'aspect du quinquagénaire Laruelle, mais vit dans un miroir qui, du fond de la pièce, lui renvoyait son image, que son faux col était froissé et sa cravate en désordre.

— Vous permettez, dit-il du même ton paisible, que je répare l'incorrection de ma tenue?

Il avait plongé son regard dans les yeux de la jeune fille. D'un geste vif, au lieu de porter les mains à son cou, il s'empara du poignet de Colette et lui arracha l'arme.

Elle ouvrit la bouche pour pousser un cri aigu. Déjà Vaudreuil avait réduit la jeune fille au silence. Il la poussa dans la pièce et referma la porte sur eux.

— Non, ma chère enfant... N'appelez pas... Cela ne créerait que des complications inutiles.

Une réaction s'était emparée de Colette qui, maintenant, tremblait comme une feuille.

— Je suis un ami, répéta Michel. Asseyez-vous... Là... Comme ça... Et n'ayez pas peur...

Il désarma le revolver et après avoir mis les balles dans sa poche tendit l'objet avec un sourire.

— Reprenez ce joujou. Il n'est plus dangereux. Vous voyez bien que je n'ai pas, non plus, l'intention de m'en servir contre vous.

Il avança une chaise auprès du lit-divan sur lequel se trouvait la jeune fille et s'y installa.

— Voyons, fit-il avec douceur, que faites-vous ici, Mademoiselle? Il y a environ huit jours que vous avez disparu du domicile de votre oncle, à Melun. Pourquoi?

Elle restait muette, en proie à une émotion qui la faisait respirer précipitamment. Michel reprit :

— Je vais vous aider... Vous êtes partie dans la nuit qui a suivi votre visite à la famille Revel. D'après ce que m'a dit M. Virtex — mais oui, c'est de lui que je tiens tous ces détails — vous étiez accompagnée par le fils, Roger. Votre oncle vous a vue. Vous êtes descendue de sa petite voiture... Et puis après, que s'est-il passé?

— Vous... vous ne faites pas partie de la bande qui m'avait enlevée? balbutia-t-elle.

— Vous voyez bien que non, dit-il, sans marquer aucun étonnement. Je suis au contraire chargé de vous ramener chez vous...

— Alors que signifie ce qui s'est passé ici, cette nuit?... J'allais m'endormir quand j'ai entendu des allées et venues. Je suis sortie jusqu'au palier, j'ai perçu des voix à l'étage en-dessous, un bruit de lutte... Puis on a marché dans le jardin... Puis tout est redevenu calme... Et de nouveau, à l'aube, il s'est passé quelque chose au dehors... J'ai ouvert tout doucement mes volets. Je vous ai vu avec un autre homme, j'ai guetté encore... Il vous a quitté... Quand j'ai compris que vous montiez, je me suis crue perdue. M. Marcoussis qui me protège m'avait remis un revolver quand je suis arrivée ici... Et vous êtes entré... Monsieur, je n'y comprends rien... Tout se mêle, tout s'embrouille...

Michel, patiemment, entreprit de démêler l'écheveau

— Les domestiques savent que vous vous trouvez dans cette maison?

— Oui. Il y a une cuisinière et un vieux valet de chambre. Ils n'entendent jamais ce qui se passe la nuit. Ils dorment comme des marmottes, ajouta-t-elle avec un sourire fugitif.

Mentalement, Michel jugea que cette particularité

servait admirablement Marcoussis. Il continua de parler :

— Ainsi votre présence n'est pas secrète, ici?

— C'est-à-dire que je suis censée être une parente éloignée de M. Marcoussis venue pour me reposer... Il faut qu'on ignore ma véritable identité. Sinon je suis perdue...

— Perdue? Pourquoi?

— Mais parce que les bandits qui m'ont enlevée me retrouveraient et, cette fois, je ne pourrais leur échapper.

Michel continuait à cheminer dans l'obscurité, mais il sentait qu'une lueur ne tarderait pas à paraître. Le principal, actuellement, était d'obtenir un récit aussi détaillé que possible afin de se rendre compte de la manière dont Colette Carlier avait abouti à ce séjour, somme toute, volontaire, dans ce lieu.

— Savez-vous, au moins en quel endroit vous êtes? demanda-t-il.

— Mais certainement... A Fontainebleau... En bordure de la forêt... Je ne sors évidemment pas, mais c'est plus prudent. M. Marcoussis m'a expliqué qu'on continuait de rôder autour de la maison et que la police veillait.

— Dans ce cas, pourquoi n'avez-vous pas demandé à être ramenée à Melun? riposta Vaudreuil. Vous auriez été en sécurité, là-bas, tout autant qu'ici...

— Parce que c'est mon oncle lui-même qui l'avait conseillé.

Michel eut un sourire rapide. Le puzzle était en train de se reconstituer, pièce par pièce.

— C'est M. Marcoussis qui vous l'a affirmé, sans doute?

— Certainement, Monsieur... Mais me direz-vous à votre tour, pourquoi vous me questionnez pareillement? fit-elle, soudainement inquiète.

— Vous allez le savoir, sans tarder, Mademoiselle.

Michel fit le récit de la nuit étrange, tel que M. Virtex le lui avait communiqué. Colette était devenue d'une pâleur de suaire. Plus que jamais, ses grands yeux manifestaient la stupeur, puis de l'effroi.

— Mais c'est infâme!... Infâme!... lança-t-elle d'une voix brisée. Elle fondit en sanglots.

— Moi?... Avoir volé, ces... ces... M'être enfuie!... Non, c'est abominable!... Ah, Monsieur, je sens que je deviens folle!... Qui croire! Où est la vérité?...

Quand la crise de larmes se fut un peu calmée, Colette expliqua, non sans que ses paroles ne fussent fréquemment entrecoupées de nouveaux petits sanglots qui montaient par hoquets.

Au moment où elle s'était disposée à ouvrir le portail, alors que la petite voiture de Roger Revel avait disparu, elle avait vu se dresser brusquement devant elle, deux hommes tapis dans l'ombre, le long de la haie formant clôture. Ils s'étaient jetés sur elle et Colette avait ressenti une violente douleur à la nuque.

— Je me trouvai mal, poursuivit-elle. Je ne sais absolument plus rien de ce qui se passa jusqu'à ce que je me réveillai dans une automobile. Elle était arrêtée dans une forêt, que je sus plus tard être celle de Fontainebleau.

« Un homme était penché sur moi, et il poussa une exclamation de joie, en voyant que j'avais repris mes sens.

— M. Marcoussis, probablement? fit Michel.

— Oui. C'était lui. Il m'expliqua qu'aidé de son chauffeur, il m'avait arraché à deux malandrins qui m'emportaient vers une autre voiture, non loin de la villa de mon oncle. Mais à ce moment-là, ignorant tout de mon identité, il avait pris sur lui de me conduire dans sa propre maison, où nous allions nous rendre.

« Je me sentais encore faible, je n'avais aucune raison de refuser, il se montrait empli d'égards.

« Une fois que je fus réconfortée, je lui demandai de me ramener chez moi. J'ignorais où je me trouvais. Je me croyais dans une localité voisine, à La Rochette ou à Bois-le-Roi. Il me répondit qu'il vaudrait cent fois mieux me reposer cette nuit. Une chambre était prête. Très lasse, je me couchai.

— Et... le lendemain?

— Le lendemain, je m'éveillai assez tard. Dès que je descendis, je trouvai celui que je considérais comme mon sauveur. Il avait l'air soucieux. Je sus qu'il avait

téléphoné à mon oncle et appris des choses inquiétantes. Depuis quelque temps, paraît-il, mon oncle avait reçu des lettres de menaces qu'il avait gardées secrètes. On exigeait de lui le paiement d'une forte rançon, faute de quoi, je serais enlevée... Il n'avait pas voulu en faire part à la police, puis, voilà, l'agression s'était produite...

— Très ingénieux, dit Vaudreuil, mais, mademoiselle Colette, il ne vous est donc pas venu à l'esprit que c'était une vaste bourde?

— Je n'avais aucune raison de ne pas croire M. Marcoussis!

— Voyons, mon enfant... Si votre oncle avait eu véritablement la moindre inquiétude à votre sujet, vous aurait-il laissée aller seule chez les Revel?

Colette répliqua avec vivacité :

— Au contraire... J'y ai pensé tout de suite... Et comme mon oncle avait insisté pour que Roger Revel vînt me chercher et me raccompagner, cela renforça ma croyance en la vraisemblabilité de ce que me confiait M. Marcoussis.

La logique était impeccable. Michel dut admettre qu'en effet les circonstances avaient favorisé l'habile dupeur.

— Et quelle raison donnait-il pour vous garder?

— La police faisait des recherches. Dès que les bandits seraient arrêtés, je pourrais rentrer en sécurité. J'ai vu, à différentes reprises un inspecteur qui est venu ici pour me demander certains détails... Mais je ne savais rien. C'est M. Marcoussis qui pouvait lui fournir des renseignements sur mes agresseurs.

— Un inspecteur? s'étonna Michel.

A la description qui lui en fut faite, il reconnut... nul autre que Villeroy. La comédie était supérieurement jouée.

A ce moment, un brouhaha se fit entendre au dehors. Une camionnette venait de s'arrêter devant la grille, suivie d'un homme à motocyclette. Plusieurs hommes en descendirent.

Le valet de chambre ouvrit la porte au coup de sonnette. Il resta stupide devant ce qu'il s'entendit notifier. Le commissaire spécial se tourna vers ses hommes

et leur fit signe. Ratier désigna dans le jardin le réduit où se trouvaient les deux espions démasqués.

Michel était sorti de la chambre de Colette et dévalait l'escalier. Le domestique les yeux exorbités se demanda par où avait pu passer ce nouveau-venu!... Il régnait subitement dans la maison si paisible quelques minutes auparavant, une fiévreuse activité. Déjà les inspecteurs commençaient à fouiller méthodiquement les tiroirs des meubles du cabinet de travail.

Colette Carlier rejoignit Michel qui était en conversation avec le commissaire spécial. Elle ne doutait plus que cet homme lui eût dit la vérité. N'avait-elle pas vu passer Marcoussis et Villeroy, solidement encadrés par des policiers?

Oh ce regard meurtrier qu'ils lui décochèrent au moment d'être enfermés dans la pièce où l'on procéderait à un interrogatoire sur place avant de les diriger sur Paris!...

Michel se hâta de soustraire la jeune fille à cette atmosphère.

— Nous rentrons à Melun, spécifia-t-il. Je présume que vous avez hâte de voir votre oncle et votre tante!...

Ils parlèrent peu dans le taxi qui dévorait la route. Michel songeait aux circonstances dans lesquelles la nièce de M. Virtex avait été amenée à Fontainebleau. L'aventure qui, à première vue, paraissait invraisemblable, avait été rendue possible par son extravagance même.

Elle se résumait à ceci :

Dès le début, Colette plongée dans une ambiance de quiétude relative, n'avait pu que se laisser persuader qu'il serait extrêmement dangereux pour elle de reparaître à Melun, tant qu'elle ne serait pas avisée que tout péril était écarté. Et pour expliquer les raisons pour lesquelles son oncle ne communiquait pas directement avec elle, ni par téléphone, ni par correspondance, Marcoussis n'avait cessé d'affirmer que la moindre tentative de ce genre aboutirait à une nouvelle agression dirigée cette fois contre sa propre villa. Du reste, les événements de la nuit précédente avaient renforcé la conviction de la jeune fille et il ne s'en était fallu de peu qu'elle n'eût tiré sur Michel!...

— Il faudra montrer du calme, dit Vaudreuil, au moment où ils descendirent de la voiture. Le dernier acte de cette tragédie va commencer... Ne vous étonnez de rien...

CHAPITRE IX

OÙ L'ON COMMENCE A COMPRENDRE

M. et Mme Virtex prenaient leur petit déjeuner. Au coup de sonnette, ils s'entre-regardèrent avec stupeur. Ces trois petits appels rapides... La même pensée leur était venue :

— La manière de Colette!...

Au même instant, un cri éclata dans le vestibule :

— Madame!... Madame!... C'est Mlle Colette!... Elle est revenue!... Elle est là...

Et la jeune fille, le visage bouleversé, apparut dans la pièce, se jeta au cou de sa tante. Ce fut une minute indicible. M. Virtex qui s'était dressé regardait la scène, les lèvres tremblantes, balbutiant des mots qu'on ne pouvait entendre.

— D'où viens-tu, ma chérie?... Que s'est-il passé?... Mon Dieu, tu n'as pas trop mauvaise mine! Comme nous avons eu de chagrin...

Les questions fusaient l'une après l'autre. Mme Virtex ne cessait d'embrasser sa nièce. Celle-ci se tourna vers l'oncle :

— Mon oncle... mon oncle!... Tu ne me dis rien?...

Une expression douloureuse apparut dans les yeux de l'homme. Elle en comprit le sens, et éclata :

— Je suis innocente!... C'est M. Laruelle qui m'a délivrée... Il t'expliquera... Mais... où est-il?

Michel que Colette croyait sur le seuil de la porte avait disparu. Mais pas pour longtemps. Il surgit dans la salle à manger. Et, ô stupeur, il tenait fermement

par le bras... la femme de chambre!... Oui, c'était Rose qu'il amenait avec lui Elle avait les traits convulsés.

— Ah! lança-t-il, je n'ai eu que le temps de la rattraper... La mâtine filait déjà vers sa chambre, sans doute...

Il s'adressa à sa prisonnière :

— Pour détruire des choses compromettantes, hein!...

M. Virtex réussit à balbutier :

— Que signifie tout cela, pour l'amour du ciel?

— Tout simplement que j'ai réussi à capturer la coupable, la *vraie* coupable... C'est Rose qui a dérobé les documents...

— Rose!... Non... Impossible... Cette petite à l'air si effacé...

Mme Virtex ne comprenait rien. Son mari la mit au courant en quelques mots. Elle apprit tout. Elle eut un cri du cœur :

— Et tu as passé de pareilles angoisses sans rien m'en dire...

Michel venait de mettre des menottes à la domestique effondrée sur une chaise. Il articula :

— Monsieur Virtex... Il est nécessaire de procéder à des vérifications sans retard. Nous allons laisser Mlle Colette avec sa tante. Voulez-vous m'accompagner?

— Où allons-nous?...

— Mais... dans la chambre de Rose!... Et elle vient avec nous...

La prisonnière se redressa d'un mouvement automatique et suivit celui qui venait de la démasquer.

— Tout d'abord, fit Michel, une fois dans la chambre, pourriez-vous, monsieur Virtex, me préciser si Rose avait un travail absorbant dans la maison?... Je présume que non. Elle devait passer beaucoup de temps ici, n'est-ce pas?

— Oui. Ma femme lui faisait faire de menus travaux de couture, car son service ne prenait que peu de temps. Ainsi que vous le supposez, Rose préférait se tenir dans sa chambre, plutôt qu'à l'office. Elle en avait facilement obtenu l'autorisation. Nous n'y voyions aucun inconvénient, puisqu'elle était toujours prête à répondre au moindre appel... précisa l'ingénieur.

— Evidemment... Evidemment...

Michel jeta un coup d'œil autour de lui, et apostropha durement la prisonnière :

— Où est le récepteur? Hein?...

Rose serra les dents, mais resta muette. Vaudreuil haussa les épaules et laissa échapper un rire méprisant.

— Comme si vous vous imaginiez que je ne le découvrirai pas moi-même!... Ma petite, j'ai déjà eu affaire à plus fort que vous!

Il fit un signe à M. Virtex de le rejoindre à la fenêtre. Se penchant légèrement au dehors, il montra au-dessus de lui, le montant de fer supportant les fils téléphoniques.

— Tenez, mon cher ami, regardez... Vous voyez?...

Virtex, après un bref examen, s'exclama :

— Un fil branché sur ma ligne!... Ah! par exemple!...

En effet, on voyait un fil très mince, partant du montant et s'appliquant tout de suite contre le haut du mur à l'extérieur. En suivant du regard la direction du fil, on constatait qu'il allait droit jusqu'au haut de la fenêtre, pénétrait dans la pièce et se perdait dans le mur. Michel, après un moment de réflexion, marcha droit vers un vide-poche et y plongea la main.

Un éclat de rire vainqueur... Sous un petit chiffon de batiste négligemment jeté là, il venait de sentir un objet dur. Il l'amena.

— Vous voyez?... Grâce à cet instrument, votre domestique ne perdait pas une parole des conversations que vous teniez au téléphone, dans votre cabinet de travail...

C'était un récepteur minuscule, mais sans aucun doute, remarquablement perfectionné.

M. Virtex l'examina en connaisseur. D'un coup sec, Michel en rompit le fil et mit l'appareil dans sa poche.

— C'est du jour où j'ai compris que quelqu'un écoutait ce que je disais à la propriétaire de ma pension — vous vous souvenez? quand j'ai déjeuné chez vous — que j'ai pensé que l'ennemi était caché non loin de chez vous... Je ne me doutais pas encore qu'il se trouvait dans la place même...

Il tira de son geste habituel son étui à cigarettes de

sa poche et alluma celle que venait d'accepter son compagnon.

— Seulement, après examen de la maison par mon collègue de Melun — un brave garçon, ce Ratier — je fus avisé de l'existence de ce fil clandestin.

Rose écoutait également, le visage complètement livide. Michel se tourna vers elle :

— Villeroy et Marcoussis sont arrêtés, dit-il. Vous pouvez me rendre les plans...

L'espionne fit un effort pour parler.

— Je... je ne comprends pas... Je ne sais pas de quels documents vous voulez parler...

— Allons donc!... Vous allez nier également que vous étiez ici pour épier M. Virtex?... Et pour avertir Villeroy de tout ce que vous pouviez surprendre d'intéressant? A d'autres, ma petite... D'ailleurs, inutile de persister dans cette attitude...

Il lança une bouffée et ajouta :

— C'est Villeroy qui m'a avoué que vous aviez toujours les plans!

— Ce n'est pas vrai!... cria Rose.

Michel la considéra longuement. Puis, avec lenteur :

— Vous avez tort d'aimer cet homme... C'est un lâche... Il a tout rejeté sur vous... Allons, ne perdons plus de temps... Donnez-moi les plans que vous avez volés...

Des larmes perlèrent aux yeux de la femme de chambre, mais elle refusait de s'avouer vaincue, encore.

Michel, tout à coup, cessa d'insister.

— Bien, marmonna-t-il, je les trouverai comme j'ai trouvé le récepteur... Vous pouvez empiler quelques objets dans votre valise. On viendra vous chercher d'ici midi...

Un sourire imperceptible apparut sur les lèvres de Rose, et disparut aussitôt. Elle ouvrit un tiroir et commença à prendre un peu de lingerie qu'elle jeta dans un sac de voyage. Puis elle ouvrit une armoire-penderie et après un coup d'œil sur ses vêtements, décrocha un vieux peignoir qu'elle plia et s'apprêta à ajouter au reste.

D'un mouvement qu'elle ne prévoyait pas, Michel lui arracha ce qu'elle tenait en mains.

— Merci, dit-il. Vous voyez bien que je trouverais!...

Elle poussa un gémissement et laissa tomber sa tête de côté.

M. Virtex ouvrit et referma la bouche de saisissement. Michel venait de palper le peignoir, sans hésitation, et s'était mis en devoir de découdre le col, précautionneusement. Entre la partie formant le dos et la doublure, il y avait une sorte de sachet rectangulaire, plat.

Les plans se trouvaient à l'intérieur!...

Michel les tendit à l'inventeur. Celui-ci tremblant de bonheur les vérifia. Tout y était intégralement.

— C'était tellement aisé à comprendre, dit Michel avec simplicité. Du moment qu'elle avait choisi ce vieux peignoir au lieu de l'autre qui est beaucoup plus coquet, c'est qu'elle avait une raison majeure.

Une demi-heure plus tard, la voiture qui ramenait les prisonniers de Fontainebleau s'arrêtait devant la demeure de M. Virtex pour prendre le troisième personnage de ce groupe dangereux.

— Vous pouvez dire au capitaine Lhomet, spécifia Michel, que l'affaire est terminée en ce qui me concerne. M. Virtex a recouvré son bien... Je serai chez lui après le déjeuner pour lui donner quelques petites explications qui sont de nature à l'intéresser...

Dans le salon, Colette recommença pour son oncle le récit qu'elle avait fait, peut-être dix fois déjà, à Mme Virtex.

Michel Vaudreuil venait de partir pour Paris, par le train. Il avait promis de revenir sous quelques jours.

C'est qu'il y avait tout de même des parties obscures à déchiffrer. Personne ne comprenait encore les raisons pour lesquelles la jeune fille avait été enlevée.

Michel comptait sur l'interroggtoire pour être définitivement fixé.

Dès qu'il fut en présence de son chef, après les félicitations, le capitaine Lhomet hocha la tête :

— Quel est le rôle de la nièce dans tout ceci?... J'ai lu et relu la déposition de M. Virtex au début. Il a affirmé avoir reconnu sa nièce... D'ailleurs, il y a quelque chose d'incontestable. Le jeune Revel l'avait ramenée...

— Exact, mon capitaine...

— Alors, qui était la personne qui est entrée dans le cabinet de travail et s'était ensuite enfuie en auto?

— Incontestablement, la femme de chambre!...

Lhomet eut un mouvement d'impatience.

— Ecoutez, Vaudreuil... Je ne crois pas être affligé d'un esprit obtus. Mais il y a quelque chose qui cloche... D'après les rapports, l'auto trouvée dans le garage de Marcoussis est exactement celle qui attendait l'espionne...

— Mais oui, mon capitaine. Ceci est prouvé.

— Alors, nous retombons dans notre cercle vicieux... Puisque Colette Carlier s'était retrouvée dans cette voiture, selon ses propres dires...

Le capitaine se passa la main sur le front et s'exclama :

— Oh!... J'y songe... Il y avait sans doute deux autos?

— Non, mon capitaine... Une seule... J'ai bien une petite idée sur ce qui s'est passé... C'est justement pour vous en parler que je suis venu... Nous aurons toute latitude pour vérifier ensuite, en prêchant le faux pour connaître le vrai... Cela m'a déjà réussi auprès de la femme de chambre... Oui, quand je lui ai dit que Villeroy avait déjà avoué... Sa protestation m'a confirmé que les plans étaient toujours en sa possession...

CHAPITRE X

OU L'ON ACHÈVE DE COMPRENDRE

Le déjeuner s'achevait. Colette, silencieuse, regardait ce grand jeune homme et n'arrivait pas à se convaincre qu'il n'était autre que le personnage à cheveux gris et au visage indiquant la cinquantaine qui l'avait ramenée à Melun.

Michel Vaudreuil était redevenu lui-même. Elégant, aisé, disert, il avait tenu parole et accepté l'invitation qui lui avait été faite.

M. Virtex bouillait d'impatience.

Vaudreuil lui avait promis toutes explications pour le dessert.

La cuisinière apporta le café. On n'avait pas encore remplacé la femme de chambre. D'ailleurs, comme le disait l'inventeur, « chat échaudé craint l'eau froide » et l'on s'entourerait de toutes les précautions avant d'engager une nouvelle domestique.

— Monsieur Vaudreuil! murmura M. Virtex, sur un ton d'amical reproche.

— Je suis à votre disposition... Vous aviez entièrement raison quand vous aviez hasardé qu'il ne pouvait s'agir que d'une machination diabolique... Je me rappelle cette expression que vous aviez employée... Il s'en est fallu de peu que l'aventure ne réussît entièrement aux misérables... Un grain de sable dans les rouages et tout marcha de travers, le mécanisme fut faussé dès le départ...

— Heureusement pour nous!...

— Oui, monsieur Virtex... Heureusement... Voici quel était le plan initial de la bande... A noter en passant que le chef véritable n'est pas Marcoussis. Celui-ci ne jouait qu'un rôle de comparse... La tête de l'organisation se trouvait à Paris...

« Et, tenez-vous bien! le jour même où l'on se préparait à vous soustraire vos plans, il était arrêté, chose que personne ne savait encore chez ses complices... Arrêté pour un autre de ses nombreux méfaits... Mais j'anticipe...

Il adressa un sourire à Colette qui ne le perdait pas des yeux.

— Vous étiez destinée à jouer un rôle tout à fait étrange, mademoiselle, précisa-t-il.

— Pourquoi, elle, spécialement? demanda Virtex.

— Parce que Rose avait à peu près la même apparence physique. Blonde, de même taille... Commencez-vous à comprendre?

— Parlez, monsieur Vaudreuil... Nous vous écoutons...

— Je voulais vous détailler le plan de ces bandits. Il s'agissait, suivez-moi bien, d'attaquer Mlle Colette, ou plutôt de la faire attaquer. On l'aurait entraînée à l'écart. Pendant ce temps, Rose — qui, vous vous en souvenez, avait demandé à sortir ce soir-là — se tenait prête à surgir, vêtue d'un manteau et coiffée d'un chapeau, exactement copiés sur ceux de votre nièce, monsieur Virtex. Elle pénétrait dans la maison dont elle connaissait, comme de juste, les moindres recoins, s'emparait des plans, qu'elle n'ignorait pas se trouver dans votre tiroir — depuis le temps qu'elle vous épiait, elle avait acquis une singulière sûreté d'action — et ressortait le plus rapidement possible pour remettre les plans à Marcoussis qui, de son côté, attendait, dans une rue voisine, avec un complice au volant de la voiture.

Michel prit un temps et continua son exposé :

— Ceci fait, sans oublier de placer les faux documents dans le tiroir, Rose devait se dépouiller de ses vêtements « d'emprunt » si je puis dire, reprendre les siens — tout cela grâce à la voiture qui emporterait le manteau et le chapeau compromettants à faire disparaître ensuite — et rentrer comme si elle revenait en vérité de passer une innocente soirée.

Les auditeurs étaient figés dans une attention extraordinaire. Michel fit un geste de la main :

— Ce n'est pas fini. Mlle Colette devait être délivrée providentiellement par M. Marcoussis à la manière d'un héros de roman mettant des bandits en fuite — pan! pan! — et ramener la victime chez elle... Résultat : remerciements éperdus, reconnaissance, etc., et surtout — Michel sourit — entrée en relations avec M. Marcoussis, facilitant par là même tout futur travail de la bande, chez vous, monsieur Virtex... Car le vol des plans de la torpille n'était qu'un premier exploit... On comptait fermement en accomplir d'autres!...

« Ainsi, d'une part, Rose la femme de chambre, de l'autre M. Marcoussis, le nouvel ami découvert... Vous étiez destiné à être bien encadré, mon cher monsieur!...

Un silence se répandit. Puis M. Virtex demanda :

— Il y a une chose que je ne saisis pas bien, mon-

sieur Vaudreuil... Je me rends compte qu'il fallait se saisir de ma nièce pour laisser le champ libre à l'espionne, mais... pourquoi la femme de chambre s'était-elle travestie pour prendre l'apparence de ma petite Colette? On comptait donc jeter la suspicion sur elle? Expressément?

— Non, monsieur Virtex. Rose avait pris l'aspect de Mlle Carlier uniquement par précaution afin de parer à toute surprise possible... La preuve... Ce qui s'est passé... Et vous étiez absolument convaincu qu'il s'agissait de votre nièce...

— Oui... Mais, dans ce cas, le plan n'était plus possible?

— Nous sommes d'accord. Aussi une seconde manière de voir avait été prévue s'il se produisait une anicroche du genre de celle que nous connaissons...

« Ah! fit Michel, il faut vous dire que, déjà, une première maladresse avait été commise. Les malandrins chargés d'assaillir Mlle Colette avaient reçu l'ordre de l'empêcher de crier, mais non de l'assommer. Il fallait, au contraire, qu'elle fût parfaitement consciente de ce qui se passait pour juger et apprécier — à sa juste valeur, n'est-ce pas! — l'intervention chevaleresque de Marcoussis.

Colette eut un frisson au souvenir.

— Ainsi donc, au lieu de la petite comédie, il fallut se hâter de transporter le corps inerte de la victime dans l'auto. Et à peine ceci était-il terminé, que Rose arriva, époumonnée, donnant l'alerte! Elle avait été repérée...

« L'auto fila, disparut et... s'arrêta au coin de la rue suivante, pour déposer en hâte la femme de chambre, prête à rentrer. Et elle repartit si rapidement, sous l'empire de la crainte d'être arrêtés qui talonnait Marcoussis, qu'on s'aperçut que Rose avait conservé les plans!...

« Oui... A son retour chez vous, monsieur Virtex, elle avait tout cela sur elle!... Il vous aurait suffi de la fouiller... Mais comment pouviez-vous vous douter!... C'est cela qui est terrible... Passer à côté de la solution

comme un aveugle qui au lieu de s'engager sur un pont se jette, sans le savoir, dans l'abîme...

Le récit se poursuivait, de plus en plus passionnant.

— La voiture fuyait donc vers la forêt de Fontainebleau... Elle s'arrêta en un certain endroit. C'était là qu'on devait retrouver le chef de la bande... On attendit... Vainement... Comme je vous l'ai dit en commençant, il se trouvait sous les verrous... Une revanche du destin, en somme... Marcoussis se sentit désemparé Que faire de la jeune fille?...

« Ses instructions étaient formelles : au cas où un événement grave l'empêcherait d'accomplir la mission dont il était chargé, il lui faudrait quitter Melun le plus vite possible afin de se créer un alibi le cas échéant...

« On tiendrait conseil dans la forêt sur les mesures à prendre. Seulement ce qui n'avait pas été prévu, c'était que Mlle Colette serait durement traitée au point de s'évanouir. Dans son désarroi, Marcoussis l'avait emmenée.

« Et c'est juste au moment où il allait se décider, après une heure de vaine attente, à la déposer purement et simplement dans un fossé, que sa prisonnière s'éveilla!...

« Notez, continua Michel, que jusqu'alors Mlle Colette ne savait absolument rien de ce qui s'était passé et que cette manière de faire aurait été somme toute la meilleure pour les espions... On aurait retrouvé, sans doute, votre nièce et l'on n'aurait jamais rien compris à ce que l'on pouvait appeler ses agissements!...

— En effet... Un mystère impénétrable... J'aurais toujours eu cette douloureuse pensée qu'elle avait commis un acte odieux contre moi... murmura M. Virtex.

— Tandis qu'en l'occurrence, Marcoussis manqua une nouvelle fois de sang-froid. Il l'emmena chez lui. Et, à partir de ce moment, il ne pouvait plus la relâcher sous peine de se trahir... Alors, il inventa sa petite histoire... D'autre part, Rose, embarrassée des documents, n'osait plus bouger avant de recevoir des ordres... Et ces ordres ne pouvaient plus venir, en l'absence du chef...

— Que serait-il finalement résulté? demanda M. Virtex.

Michel répondit évasivement. Il ne pouvait pas révéler la vérité. Car, peu à peu, Marcoussis et Villeroy en seraient venus à considérer l'exécution de la malheureuse, exécution qui aurait suivi de près celle de Michel Vaudreuil!...

FIN

Pour paraître samedi prochain :

La voix qui meurt

Roman policier inédit

par MAURICE DE MOULINS

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 12-5-38

VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS
LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ... **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0fr.40 LE ROMAN COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui accompliront des prouesses vertigineuses sur TERRE, sur MER et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.
(Made in France)

263